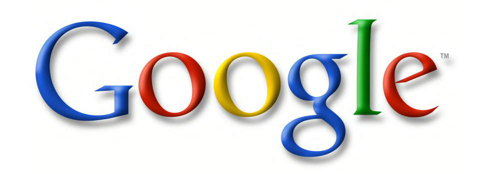
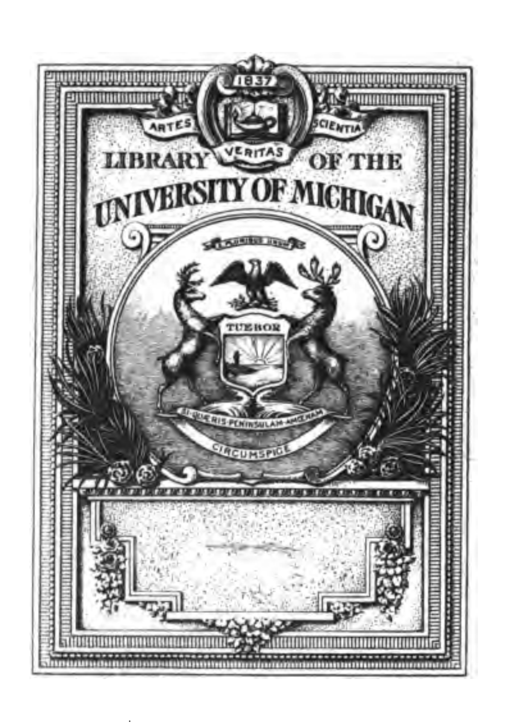





1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

MÉMOIRES

DE L'ACADÉMIE

DES

SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES

DE DIJON.

MÉMOIRES
DE L'ACADÉMIE
DES
SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES
DE DIJON.

SÉANCE PUBLIQUE
DU 21 AOUT 1843.

DIJON,
FRANTIN, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.

1843.

ACADÉMIE

DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES

DE DIJON.

SEANCE PUBLIQUE DU 21 AOUT 1843.

Messieurs,

L'intelligence a de vastes champs à cultiver; un homme seul ne les parcourt jamais tous qu'aux dépens de son esprit qui s'y énerve, ou de la science qu'il n'approfondit pas : mieux vaut embrasser moins et étreindre mieux.

D'un autre côté, l'homme spécial bâtit à son idole un temple hors duquel il ne veut de salut pour personne : il se met à part, et se croit l'intelligence absolue.

Les Académies ne connaissent pas ces divisions mesquines. Sorties d'une pensée hautement philosophique et sociale, elles ne s'arrêtent point à l'analyse qui tue; elles embrassent toutes les sciences, et chacune d'elles, formant de membres dispersés un corps vivant et compact, dans l'intérêt des sciences et de la science :

Alterius sic
Altera poscit opem res et conjurat amice.

Mais leurs travaux nombreux et variés rendent ma tâche difficile. Puissé-je, en résumant les vôtres, Messieurs, n'être pas trop au-dessous d'eux, devant des

juges dont le goût et l'intelligence sont le brillant reflet des traditions bourguignonnes!

Une des gloires de la France, Pascal est attaqué. Naguère il trouva dans l'Académie de Dijon, un homme qui réunit les lambeaux épars de sa grande pensée. C'est encore parmi vous, Messieurs, que se trouve aujourd'hui le champion de Pascal et son interprète. (M. Foisset.)

Notre civilisation, notre liberté peut-être, sont mises en péril par les principes délétères de la philosophie allemande. Quelques paysans de la Suisse ont jeté instinctivement le cri d'alarme; en France, l'Académie de Dijon a répondu à Strauss. (M. Rossignol.)

Je passe rapidement de la philosophie au droit, et je trouve, dans votre bibliothèque, le *Traité sur la législation des cours d'eau,* et dans vos portefeuilles, les *Considérations médico-légales sur les blessures*. Le modeste auteur de ce dernier ouvrage se cache dans vos rangs; on peut dire, dans l'absence de M. Nadeau de Buffon, que l'autre est sorti de sa plume.

Mais pendant que vous écriviez dans l'intérêt de la justice, elle venait, elle-même, s'éclairer près des fourneaux de vos chimistes. La science est une arme à deux tranchants : à une époque où la conscience s'élargit suivant les proportions croissantes du luxe et de la cupidité, que le mensonge entre jusque dans les substances qu'on altère, il est du devoir de la science de parer les coups qu'elle porte, de découvrir les falsifications dont on la rend complice. Telle a été votre pensée, Messieurs; vous vous êtes mis à l'œuvre, l'un de vos chimistes a trouvé le moyen de reconnaître l'innocent et d'atteindre le coupable sur un point (la cire) où il se croyait en sûreté. (M. Delarue.)

Ce n'est pas tout : dans l'intérêt de l'hygiène, de l'industrie et de la vérité méconnue, vous avez soumis à une analyse scrupuleuse les eaux de Dijon et celles de Messigny, à leurs sources, à leur entrée et à leur sortie de la ville. Les différents modes d'éclairage ont été étudiés, comparés, classés sous le double rapport des frais et de l'intensité des lumières. Elargissons le cercle de vos observations, en les portant de l'intérêt privé sur des questions générales. Vous avez répondu aux questions de la réunion vinicole, par les chiffres inflexibles d'une statistique comparée. C'est dans la Côte que vous l'avez faite; de la bouche ou des notes privées du vigneron que viennent vos documents plus que séculaires; car le tableau synoptique des valeurs et des productions de la vigne, remonte à la mort de Louis XIV. Ce n'est pas de l'éloquence, c'est quelque chose de plus fort peut-être, à coup sûr de plus indépendant. (M. Delarue.)

Frappée tour à tour par les vents, la grêle, la gelée, et l'opinion qui la croit une mine féconde, la vigne est encore dévorée par d'innombrables ennemis. Comme la Bourgogne, la Champagne est attaquée : vous avez mis à leur service votre bon vouloir, vos études, votre expérience; mais vous continuez vos travaux sur ces microscopiques dévastateurs, convaincus que cette guerre n'aura de succès qu'autant qu'on aura déterminé les espèces et les mœurs des individus, la marche et les ressources de leur invasion, toutes choses qui, se trouvant modifiées par les conditions de l'atmosphère, exigent encore de votre part de constantes observations météorologiques, dont la rédaction quotidienne enrichit le dépôt de vos expériences. (MM. Vallot et Delarue.)

Les sciences, Messieurs, ont quelque chose d'austère qui ne leur permet pas de paraître avec avantage en

public. Impossible, cependant, de quitter ces régions, sans vous rappeler une œuvre où les sciences viennent au devant des arts, et leur donnent le baiser fraternel. Fruit de longues méditations, la *Théorie analytique de la musique,* dans le système soit naturel soit tempéré, n'est pas une méthode à l'usage des institutions; un autre de vos membres s'est chargé de la partie didactique, et il a été approuvé en haut lieu. L'ancien officier d'artillerie, auteur de la *Théorie analytique de la musique,* fermant l'oreille à la voix de cette enchanteresse, a pénétré froidement dans son sanctuaire pour en sonder les mystères les plus intimes. Il a découvert, sous le voile, au service de la déesse, de vagues *tempéraments,* d'ingénieuses transactions qui blessaient toutefois sa rigoureuse conscience de mathématicien. Ce qui flottait indécis entre l'art et la science, M. de Missery l'a conquis à la théorie pure. Ce qu'il y avait eu jusqu'ici de plus insaisissable au fond de la chose musicale, a été pris dans des formules et soumis à la loi au profit de l'art et de la science.

La nature est plus riche que l'homme n'est habile; quoi que fasse l'investigateur, il laisse toujours quelques perles sous ses pas. L'un des auteurs de la *Flore du Département,* M. Duret a découvert une petite colonie de la très-rare *monotropa hypopitis;* elle était cachée à l'abri d'un hêtre, dans la solitude d'un bois de côte. Cette découverte a été enregistrée et la plante décrite avec de remarquables variétés.

Mais suffit-il de compter et de classer? Les plantes fussent-elles toutes soumises à la plus savante des méthodes qu'on n'aurait encore qu'une image fanée, une œuvre morte et rien de plus, si, à l'aide de l'observation chimique ou expérimentale, on n'arrivait pas aux secrets

de vie et de mort cachés sous leur écorce. Vous avez constaté des cas d'empoisonnement par les *amandes amères*, et vous vous êtes assurés qu'il existait, dans la *belladone*, des éléments vénéneux. La vie est une guerre continuelle contre la mort : elle sort des hommes et des choses. Après l'avoir combattue dans les doctrines, vous l'avez poursuivie dans la nature. (M. Salgues.)

Je me hâte, Messieurs, de citer la *Gazette médicale de Dijon*, dont les rédacteurs sont parmi nous ; — et les Annales françaises antérieures aux Croisades, édifice depuis longtemps commencé sous vos yeux, et dont la dernière pierre vient d'être posée ; — et l'histoire des lettres et des parlements au XVIIIe siècle ; — et la haute critique littéraire du XVIIe.... Je m'arrête en présence des auteurs et de leurs longues méditations. Semblable au voyageur que le temps pousse, et qui ne prend sur sa route que quelques brins d'herbe, je ne vous apporte, Messieurs, que des souvenirs des pays que vous avez parcourus. J'ai nommé la philosophie, le droit, la chimie, une statistique vinicole, la botanique, les sciences et les arts. Mais comment entrer dans des détails? mettre en relief ce qui a été fait pour l'art héraldique ; vos idées sur les explosions de ces terribles machines, qui semblent destinées à relier les hommes, et qui, en attendant, les tuent ; vos nombreuses observations thérapeutiques, ces opérations sous-cutanées, au moyen desquelles on force la nature à corriger elle-même ses fautes par une merveilleuse et nouvelle création ; et les chants de vos poètes, et les calculs de vos mathématiciens, et la traduction du grec Théophraste, qui révèle si spirituellement aux *Français* le côté laid ou ridicule de l'ame? Impossible : vos années, Messieurs, ne se résument pas en quelques minutes.

Ce n'est pas une apologie que j'avais à faire ; j'ai dû signaler sèchement vos œuvres : c'est au public de les juger.

Si la louange des vivants m'est défendue, les morts ont des droits et leurs successeurs des devoirs que le compte-rendu ne leur disputera pas. Votre indulgence, Messieurs, m'a fait l'honneur d'un fauteuil dont je suis fier ; mais je ne tiens pas la place de votre secrétaire général. Intelligence active et féconde, M. Charles-Hippolyte Maillard de Chambure, se distinguait partout où les sciences, les arts, les lettres ont un foyer. Archiviste en chef du Département, inspecteur des monuments historiques, il dirigeait avec zèle et talent la Commission des antiquités ; dans des leçons brillantes et faciles, il dévoilait au jeune clergé les secrets de la science archéologique, préparant à la religion d'intelligents tuteurs de ses édifices, et au pays des protecteurs zélés de l'architecture nationale. Il a laissé sur son passage des regrets vifs encore, — des traces qui ne s'effaceront pas, — des amis qui chérissent sa mémoire, de grandes pensées et des actions qui en garantissaient la réalisation prochaine.

Cette ame d'élite avait toutes les sympathies : confrère affectueux, époux dévoué, père tendre, bon citoyen, pour tous, M. Maillard devait vivre de longues années ; et il nous a été ravi dans la vigueur de l'âge! Notre douleur s'est répandue naguère au sein de l'Académie : c'étaient des regrets de famille. Il était juste qu'ils éclatassent en public, le jour d'une fête dont il eût été l'un des plus dignes ornements.

Le Secrétaire, **ROSSIGNOL.**

DE L'INFLUENCE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE SUR L'EUROPE,

AU XVIIe SIÈCLE.

Messieurs,

La haute influence que, depuis trois siècles, la France exerce sur l'Europe, a dû, selon les circonstances, se manifester sous un aspect différent. C'est ainsi qu'elle fut surtout militaire sous l'empire, politique sous Louis XV, intellectuelle et civilisatrice sous Louis XIV. Toutefois, aux deux premières époques, sous Napoléon comme sous Voltaire, l'influence fut réciproque, par l'échange continu des idées, des victoires et des défaites; tandis que le XVIIe siècle, tel qu'un astre solitaire, éclaira de sa lumière tout l'horizon de l'ancien continent, sans rien recevoir en retour, si ce n'est de l'Espagne peut-être, à qui Corneille et Lesage voulurent bien faire quelques emprunts superbes.

Montesquieu l'a dit : pour la France de Louis XIV, un Moscovite était un Tatar, un sauvage de l'Amérique du nord, connu seulement par des relations incertaines et facilement crues fabuleuses. La Russie ne pénétrait pas en France; la France pénétrait, à son insu, jusqu'au fond des déserts de la Russie. En 1676, devant Féodor II, frère aîné de Pierre-le-Grand, sur un théâtre élevé dans le palais, une pièce nouvelle, succédant à d'informes et impuissants essais, fut applaudie avec

transport par le prince et sa cour : c'était une traduction du *Médecin malgré lui* de Molière. La princesse Sophie, peu de temps après, seconda de tout son pouvoir ce premier mouvement civilisateur, cette première aspiration vers le beau ; et c'est à partir de cette époque que commence pour la Russie cette longue imitation de la France, ce long vasselage de notre génie, que voulut en vain briser *Pouschkin*, tué naguère dans un duel par une main française.

Une contrée voisine de la Russie, la Pologne, était arrivée jusqu'au milieu du XVIIe siècle, sans avoir une véritable littérature. Quelques faibles essais de poésie nationale, une foule de chroniques latines, tels étaient les signes équivoques de sa culture intellectuelle, lorsque *André Morsztyn, Stanislas Morsztyn*, son frère, et *Jablonowski* traduisirent presque en même temps le Cid, Racine et Télémaque. En proposant ainsi à l'admiration vierge de leurs concitoyens ce que les lettres françaises offraient alors de plus énergique, de plus touchant et de plus pur, ils les asservirent pour jamais à la supériorité de notre génie, et semblèrent les préparer par la sympathie des idées à cette sympathie militaire, qui les a fait vaincre ou mourir avec nous sur vingt champs de bataille.

Peu de temps avant cette époque, par ses nombreux voyageurs, par ses croyances catholiques surtout, la Pologne était nécessairement en rapport avec quelques autres pays de l'Europe éclairée, et notamment avec Rome et l'Italie. Mais en dehors de toute civilisation moderne, et s'enivrant uniquement encore des chants héroïques des Scaldes, le Danemarck attendait une prose et une poésie. L'homme célèbre qui lui donna l'une et l'autre, le *baron d'Holberg*, commença par de nom-

breux voyages et par de grands travaux préliminaires le rude noviciat de la gloire. Il visita successivement la Hollande, l'Italie et l'Angleterre; mais bientôt toutes ses prédilections se déclarèrent pour la France. Ce fut en France, ce fut aux représentations des pièces de Molière, qu'il sentit naître sa vocation dramatique, et conçut le noble espoir, heureusement réalisé plus tard, de marcher sur les pas d'un tel maître. En effet, de retour dans sa patrie, il y créa le théâtre, et l'enrichit en peu de temps de plusieurs comédies fameuses, où brille partout la trace de Molière : dans le XI Juin, *Pourceaugnac*; dans la Veille de Noël, *Georges Dandin*; dans l'Honnête ambition, *le Bourgeois-Gentilhomme*. Ce n'est pas tout : ses satires et son poème comique de *Pierre-Pors* naturalisèrent à l'extrémité du continent la verve élégante et sévère de l'auteur du *Lutrin*. Par ces compositions et beaucoup d'autres encore, où le génie danois est plus marqué, d'Holberg dotait son pays d'une poésie à la fois nationale et imitée. Sa prose, qui semble formée sur celle de Pascal, et, dans sa vieillesse, sur celle de Montesquieu, dont il traduisit un ouvrage, est restée comme sa poésie le type et le modèle de la perfection, au jugement de ses compatriotes. Hé bien! les rayons de cette double gloire reviennent naturellement de Copenhague à Paris; et c'est un peuple de plus introduit dans le domaine de l'art et de la civilisation, par l'initiation toute-puissante de la France. Malgré les efforts récents d'*OEhlenschlœger* pour soustraire le théâtre danois à l'influence étrangère, notre empreinte reste fortement marquée sur ce peuple; et *Malte-Brun*, mort de nos jours, s'est servi de notre langue pour écrire le plus beau monument de science géographique qui existe en Europe.

On sait que la Suède, réduite pour toutes richesses littéraires aux chants des Scaldes et aux chroniques latines, qui sommeillaient dans la poussière des bibliothèques, comme chez nous les vieux romans de chevalerie, était sérieusement menacée d'une complète stérilité, à moins que la lumière ne lui vînt du dehors. Une reine fameuse, une femme supérieure, mais qui porte au front une tache de sang, déclare dans ses Mémoires, dédiés à Dieu, que sa première pensée d'abdication lui fut suggérée par la honte de régner sur des Barbares. Forcée par les Etats de subir une importune grandeur, elle s'en consola du moins, en ouvrant son cœur à l'espoir de civiliser sa patrie. Elle tourna donc ses regards vers la France, d'où elle appela près d'elle plusieurs écrivains habiles et notre immortel Descartes. Missionnaires de la science et du goût, ils allèrent, sous les glaces du pôle, initier ce peuple à demi-sauvage à nos lettres et à notre philosophie. Plus les ténèbres étaient épaisses, plus cette lumière éclatante et soudaine captiva les Suédois. En vain, plus tard, la reine descendit du trône; en vain nos compatriotes regagnèrent leurs foyers : la Suède resta longtemps encore sous le coup de notre génie; et, même aujourd'hui, dit-on, elle tente d'inutiles efforts pour abdiquer nos souvenirs et se donner une littérature nationale.

Dans cette revue, nécessairement rapide, des peuples tributaires de la civilisation du grand siècle, je ne dois pas omettre la Hollande; la Hollande, qui nous était si doublement hostile, et par ses luttes opiniâtres contre Louis XIV, et par la profonde différence de ses croyances, de ses institutions et de ses mœurs. *Hoofft* et *Vondel*, malgré quelques traces d'imitation étrangère, semblaient appelés d'abord à créer dans leur patrie une lit-

térature locale et populaire ; mais leurs élèves, cédant à l'attraction de la France, s'écartèrent bientôt de la route indiquée par eux ; et leur dixième muse, la Sapho Hollandaise, *Catherine Lescaille*, traduisit et fit représenter sept de nos tragédies, entre lesquelles brillent le *Nicomède* du grand Corneille et l'*Ariane* de son frère. A partir delà, ce ne fut plus une simple imitation, ce fut une véritable invasion des lettres françaises en Hollande. Chose étonnante! au moment même qu'ils se montraient le plus acharnés contre Louis XIV ; qu'ils donnaient asile à tous ses ennemis ; qu'ils publiaient contre lui en Europe de sanglants manifestes ; qu'ils semblaient, dans leur résistance désespérée, résolus à s'ensevelir sous leurs murailles ou à se noyer dans leurs canaux pour mourir libres, ils applaudissaient nos chefs-d'œuvre sur le théâtre d'Amsterdam ; rebelles au joug des armes, dociles à celui du génie et de la gloire.

Jusqu'ici l'influence du XVIIe siècle n'a rencontré que des peuples peu avancés encore dans la carrière des arts, et qu'elle a pu facilement saisir et dominer tout d'un coup par la supériorité des lumières. Mais ranimer une littérature qui s'éteint ; transformer une littérature vivante et forte, c'est un effet plus grand et plus rare ; c'est pourtant le double prodige opéré par la France de Louis XIV, d'une part sur l'Allemagne et l'Italie ; de l'autre, sur l'Espagne, le Portugal et l'Angleterre.

Après deux siècles à jamais célèbres, ceux de Dante et de Léon X, l'Italie du XVIIe, gâtée par Marini et ses imprudents disciples, s'épuisait en compositions fausses, étroites, mesquines, où le jeu de mots tuait l'inspiration et la pensée. On ne sait vraiment où serait descendue cette déplorable décadence, si nos livres n'eussent

enfin passé les monts pour l'arrêter. « Mais, dit un cé-
» lèbre critique italien, dont le témoignage offre ici
» une double importance, les grands poètes du siècle
» de Louis XIV, après avoir été pendant plusieurs an-
» nées renfermés dans leur pays, furent enfin connus
» des étrangers ; leur réputation et leurs ouvrages pas-
» sèrent les Alpes... ; la comparaison entre ces chefs-
» d'œuvre et les insipides productions des seicentisti ré-
» veilla le goût. » On ne saurait mieux apprécier l'ac-
tion bienfaisante et réparatrice de la France sur les six-
centistes dégénérés ; et si le goût des Italiens faillit,
sous les reines du nom de Médicis, devenir funeste au
nôtre, nous prenons ici une noble revanche, en leur
donnant nos lumières pour leurs ténèbres.

Ces faits sont bien connus ; mais l'influence du génie français sur le génie allemand est plus généralement ignorée. Du XIIe au XIVe siècle, la langue germanique, qui avait fait peu de progrès depuis Charlemagne, prit tout-à-coup un vif et brillant essor dans les poésies tendres ou guerrières des *chanteurs d'amour,* nobles châtelains, chevaliers troubadours, qui portaient pour symboles l'épée, la croix, la rose et la lyre. Mais, dans les deux siècles suivants, une seconde génération de poètes, fort inférieure de goût et d'inspiration, succéda à la première sous le nom de *maîtres chanteurs.* Leurs productions, quoique nationales encore, étaient loin d'égaler la verve, l'éclat et la fraîcheur de celles des *Minnesinger.* Aussi, dès cette époque, les esprits délicats saluaient-ils l'aurore d'une autre littérature, qui vînt tarir la malheureuse fécondité des maîtres chanteurs, et arrêter une décadence désormais incontestable. On en était là, lorsqu'on vit naître et briller une suite de poètes modernes, tous formés à notre école, et qui tin-

rent le sceptre de l'art et de la renommée, jusqu'à la réaction romantique et récente de Lessing, de Goëthe et de Schiller. Ce fut d'abord *Martin Opitz,* génie doux et faible, mais élégant et pur, qui promena longtemps ses inconstantes prédilections de la France à l'Italie et de l'Italie à la France; ce fut *André Griphius,* qui composa tout-à-fait dans le goût de notre scène la tragédie de *Léon l'Arménien* ou *le Régicide,* son plus beau titre de gloire, et traduisit de plus le *Berger extravagant* de Thomas Corneille; ce fut enfin *Jean-Christophe Gottsched,* qui, rhéteur, s'appropria Boileau et Fénelon; poète, traduisit Corneille et Racine, imposant ainsi à l'admiration docile de sa patrie non-seulement nos chefs-d'œuvre, mais jusqu'aux doctrines de celui qu'il nommait, avec nous et comme nous, le législateur du Parnasse. On le voit clairement : l'action de cette école allait à substituer notre esprit à l'esprit germanique. Aussi l'instinct national se réveilla-t-il brusquement aux cris d'alarme de Lessing. C'est vrai; mais avant de se jeter, pour s'arracher des nôtres, dans les bras des Anglais et des Espagnols, les Allemands avaient subi notre empire, et salué avec respect ce phare lumineux dont les rayons vainqueurs allaient semant la lumière, de la Seine à l'Océan, au Rhin, à la Néva et au Tibre.

Tendre une main amie à l'Italie, à l'Allemagne tombées en décadence, c'était sans doute un beau rôle; mais le rôle de notre patrie, de notre grand siècle, me paraît plus beau, plus victorieux encore en Espagne, en Portugal et en Angleterre.

Avant l'avénement du petit-fils de Louis XIV au trône d'Espagne, ce pays était en possession d'une littérature magnifique, populaire, riche d'esprit chevaleresque et de bon sens pratique, éclatante de couleur

orientale et de passion africaine. D'abord les *Arabes*, avec leurs chants de guerre et d'amour; puis les *Trobadors*, avec leurs mille romances, où respire déjà, malgré la rudesse des mœurs, je ne sais quel parfum de galanterie moderne et d'élégance passionnée; enfin cette foule de poètes plus ou moins célèbres, qui tous s'inclinent devant le génie transcendant de *Cervan es*, de *Lope* et de *Calderon*. L'enthousiasme national, exagérateur de sa nature, entourait ces noms d'une auréole presque divine; mais un prince français monte sur le trône, et bientôt la Cour et la grandesse cèdent sans effort aux enivrantes séductions de la France. Un noble écrivain, un ardent néophyte, *Ignace de Luzan*, consacre à l'esprit nouveau une poétique puisée tout entière dans nos idées et nos prédilections littéraires. Le peuple, le simple peuple espagnol, résiste encore, il est vrai, et combat pieusement pour ses dieux poétiques; mais, à parler son langage, le mal était fait : et quand *la Huerta* donna sa *Rachel*, cette *Rachel* si vantée, parce qu'elle était comme un drapeau levé contre nous, on put s'apercevoir, à l'exagération mélodramatique de cette pièce, que la muse de Lope et de Calderon était fascinée par une muse supérieure, et que le génie espagnol se débattait en vain contre la fatalité de l'imitation. Depuis ce temps, l'originalité perdue n'est plus rentrée dans cette littérature, et notre influence est demeurée victorieuse de tous les efforts que l'on a tentés pour la détruire.

Un autre grand seigneur, le *comte d'Ericeyra*, armé de la poétique de Boileau, qu'il avait traduite, opéra la même révolution en Portugal; et toute la Péninsule, malgré quelques tentatives récentes et trop vantées, a fini par se résigner à porter nos couleurs.

Loin de lutter en vain contre notre influence comme l'Espagne et le Portugal, l'Angleterre, après la restauration, l'accueillit au contraire avec transport et reconnaissance. Jusque-là, elle s'était enorgueillie de ce *Chaucer,* qui cache sous une langue un peu rude encore et tudesque la grâce toute méridionale de Pétrarque et de Boccace; de *Spenser,* ce peintre fantastique des fées et des génies; de *Shakspere* (1) surtout, dont elle admirait par sympathie la touche à la fois cultivée et sauvage, fantastique et sévère, gracieuse et terrible. A peine Charles II est-il remonté sur le trône de ses pères, que ces prédilections nationales et les mœurs qu'elles supposaient se transforment tout-à-coup comme par un effet magique. On parle français à la Cour; Charles II copie Louis XIV; les grands seigneurs affectent le haut ton de nos grands seigneurs; les dames de Londres aspirent à la grâce élégante et digne des dames de Paris; la ville se dispute à qui se montrera le plus habile copiste de nos salons, de nos modes et de nos manières. Ce qui devait arriver, arriva : les écrivains, les poètes, les savants, les artistes suivirent le torrent. A l'exception de *Milton* et de *Butler,* dont l'un chante et l'autre parodie la guerre civile, *Tillotson, Temple, Burnet, Clarendon, Sidney,* pour la prose; *Dryden, Prior, Waller, Buckingham, Roscommon, Rochester, Shaftesbury,* pour la poésie, marchent à l'envi sur nos traces, et laissent dépérir dans un ingrat oubli la vieille gloire de Shakspere et la gloire contemporaine de l'*Homère chrétien.* Que dis-je? L'imitation de notre génie va parfois jusqu'à l'identité : témoin l'anglais *Hamilton*

---

(1) C'est ainsi que ce nom doit s'écrire.

qui prend, avec leur langue, la vive allure, l'élégante gaîté, la raillerie fine et légère de nos plus piquants modèles, tandis que le français St.-Evremont, exilé à Londres, ne daigne même pas apprendre la langue du peuple qui lui donne un asile.

Et que l'on ne pense pas que cet hommage de nos rivaux à la supériorité de notre civilisation n'ait eu que la durée éphémère de la mode et du caprice : il a persisté jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, jusqu'à nos jours, jusqu'à *Walter-Scott* et *Byron*, ces deux grands rénovateurs du génie de la vieille Angleterre.

Ainsi, former les littératures barbares, restaurer et guérir les littératures malades, transformer les littératures vivantes, tel est, rapidement esquissé, le triple rôle que joua le siècle de Louis XIV dans ses relations intellectuelles avec l'Europe. On peut donc le dire sans métaphore, mais non sans orgueil : à cette époque d'éternelle mémoire, tous les peuples de l'ancien continent gravitaient autour du soleil de la France, pour se réchauffer à sa chaleur et s'éclairer à sa lumière.

THÉOP. LODIN DE LALAIRE,
De l'Académie de Dijon et de la Faculté des lettres.

BATAILLE D'HASTINGS,

PAR J.-M.-F. FRANTIN.

Extrait des ANNALES DU MOYEN AGE, 3e série (*partie inédite*).

Tandis que la maison capétienne, à force de labeurs, s'affermissait peu à peu en France, la monarchie des Anglo-Saxons se débattait douloureusement parmi les invasions de l'étranger, les convulsions intérieures, les sanglantes tyrannies. Ces crises d'une monarchie barbare à son déclin, l'Angleterre les éprouvait avant d'avoir atteint le période de grandeur auquel la plupart des Etats sont destinés, et qu'ils ont rencontré presque tous au moment de s'abîmer dans leur dernière ruine. Les courses des rois de la mer s'étaient exercées sur ce malheureux pays aussi longtemps que sur les côtes de France; mais elles y avaient remué le sol plus profondément, et ne s'étaient point de même terminées par un pacte d'alliance et de confraternité. En vain les victoires du grand Alfred, contemporaines de la décadence carlovingienne, avaient suspendu cette impulsion de ruine chez la nation saxonne. Les Danois successivement avaient déposé dans l'île une population nombreuse de guerriers qui partageaient les quartiers des indigènes. Ces étrangers ne conservaient qu'à regret une paix précaire, mal naturalisés, toujours liés d'intérêt et d'affection avec leurs compatriotes du Nord, toujours prêts à reprendre les armes à la première apparition scandinave, comme à trahir la cause des rois

et de la nation qui leur avaient donné des terres et une patrie.

Ce fut sous le règne d'Ethelred II que l'épuisement de l'Angleterre, aigrissant la plaie qui fermentait en son sein, élargit la voie aux pirates septentrionaux. De nombreux attentats domestiques, qui font une triste similitude entre la dynastie saxonne et celle des Mérovingiens, avaient souillé le palais des rois. Les traces subsistaient encore des discordes intestines qui avaient divisé les Ordres de l'Etat et accompagné les dévastations scandinaves. Bien qu'Ethelred reconnût pour trisaïeul le grand Alfred, les seigneurs et les prélats du royaume anglo-saxon n'avaient donné qu'à regret la couronne de Cerdic à ce prince, le dernier de sa race coupable.

Les hommes de races danoise et norvégienne, cantonnés sous leurs chefs en face des anciens habitants saxons, formaient un parti prédominant, qui menaçait d'entraîner l'autorité publique. Ils ne contestaient point encore la royauté des descendants d'Alfred. Mais à la Cour des rois saxons ils donnaient des capitaines, des ministres, des favoris; disputaient de crédit avec les naturels; et pour peu qu'ils fissent pencher la balance, ils pouvaient opérer une nouvelle conquête de toute l'île, substituer même le sang danois à la race saxonne.

Enrichis de terres en récompense de leurs services, ces Danois payaient aux rois saxons le tribut de leurs armes. Dangereuse milice! L'expérience avait prouvé que souvent ils avaient attiré dans l'île des aventuriers de même sang, pour aggrandir leurs cantonnements parmi la convulsion du pays. La fidélité des chefs scandinaves était donc toujours suspecte. Et tandis que l'île des Saxons tremblait perpétuellement sous l'im-

pression de terreur des armes étrangères, au-dedans était le plus imminent de ses périls. L'explosion des Danois naturalisés était à craindre dans le sein même de la paix.

Ethelred prit la couronne en l'an 978, à l'âge de dix ans. Dès le principe de ce long règne, les invasions se renouvelèrent pour n'être plus interrompues. Les pirates, qui n'avaient cessé d'entretenir des intelligences dans le royaume, s'étaient aperçus de sa déplorable situation. Suénon, roi de Danemarck, escorté d'Olaüs, roi de Norvège, porta ses armes en Angleterre; il y sema l'épouvante à diverses reprises. Les ravages n'étaient suspendus que par les contributions militaires qui achevaient de ruiner le pays. Vainement le grand conseil ou witenagémot des Saxons voulut équiper des flottes. Une partie des sujets d'Ethelred, Danois d'origine ou de naissance, étaient les secrets alliés des envahisseurs. L'Angleterre n'offrait qu'une scène de désolation, d'incendies et de carnages. L'agriculture était ruinée, toute image de paix et de travaux civils avait disparu. A chaque instant la trahison rouvrait les portes d'un royaume que les dissensions des Grands livraient encore au déchirement des factions.

Ethelred avait eu plusieurs fils d'un premier mariage, Edmond entre autres qui lui succéda. Devenu veuf, il avait épousé Emma, fille de Richard Ier, sœur de Richard II, ducs de Normandie. Cet hymen semblait devoir donner un étai à la monarchie saxonne dans l'alliance franco-normande. Mais une tragédie signala ces noces funestes : ce fut le massacre général des Danois, c'est-à-dire apparemment des étrangers qui avaient reçu des terres en Angleterre sous les derniers règnes, et que

l'on soupçonnait toujours de favoriser les descentes de leurs compatriotes. Car la masse de la nation anglo-saxonne comprenait un grand nombre de familles danoises, anciennement établies dans l'île, et que l'on porte à un tiers environ des habitants.

Cette exécution, commandée par Ethelred, ne put donc être consommée sur tous les hommes de cette race. Elle ne tarda pas à être vengée. Suénon vint et revint dans l'île; il y exerça de terribles représailles. Ne trouvant plus de résistance (car le nom danois inspirait un tel effroi qu'aucun Anglais presque n'osait se présenter à la vue des guerriers du Nord), Suénon déjà pensait à la conquête de l'Angleterre. Il incendiait les bourgs, passait au fil de l'épée tous les mâles, et s'assurait ainsi une sanglante proie. Ethelred avait fui en Normandie où son épouse Emma lui avoit procuré un asyle. Suénon allait mettre une seconde couronne sur son front, lorsqu'il mourut au sein de son triomphe. Alors reparut Ethelred aux acclamations du peuple saxon qui se crut délivré par la mort du conquérant. Mais Suénon avait légué ses bandes de pirates, ses anciens héritages et ses nouvelles espérances à son fils Canut. La guerre recommença avec rage. Le désespoir des Anglais leur rendit quelque énergie. Ethelred mourut lui-même en l'an 1016, deux ans après son rétablissement, épuisé de fatigues et de chagrins. Son fils, Edmond Côte-de-Fer, hérita d'un trône que deux nations se disputaient sur un même champ de bataille.

Le court règne d'Edmond fut un combat continuel contre le compétiteur danois. Canut, maître de l'armée de son père Suénon, assiégea le roi saxon dans Londres. Edmond le força de lever le siége, livra plusieurs actions avec des succès variés, et se vit enfin forcé de

signer une trève par laquelle le royaume fût partagé entre l'Anglais et le Danois. La Tamise forma la limite des deux Etats. Edmond devait posséder les terres au sud du fleuve; Canut, les comtés septentrionaux. La royauté saxonne restait tributaire de la royauté danoise. Le danegelt, impôt établi pour solder la flotte danoise et les frais de l'invasion, était également payé par les sujets anglais des deux Etats. Un mois après cette pacification, Edmond, prince d'une valeur malheureuse, laissa par son trépas la couronne d'Angleterre, l'armée, la flotte, toutes les forces du royaume, même les suffrages des thanes anglais, au fils de Suénon, à Canut-le-Grand. Le règne d'Edmond avait duré sept mois. Alors la dynastie saxonne fut écartée, la race des rois danois apparut seule dans l'Angleterre subjuguée.

Canut-le-Grand réunit sur sa tête les trois couronnes d'Angleterre, de Danemarck, de Norvège. Cette dernière était encore une conquête de son père Suénon. Le monarque du Nord les porta toutes trois avec gloire. Il crut s'affermir en Angleterre en demandant la main d'Emma, veuve d'Ethelred. Cette princesse s'était retirée à la Cour de son frère, Richard II, avec les deux fils qu'Ethelred lui avait donnés, Edouard et Alfred. Contente de régner une seconde fois, même sur la ruine de ses fils, Emma ne rougit pas de sacrifier leur fortune, leur vengeance, l'avenir de sa famille, à sa propre grandeur.

Canut, traversant à diverses fois l'Océan pour visiter ses différents Etats, déposa la férocité d'un roi de la mer et l'orgueil d'un conquérant. Il n'aspira qu'à faire régner les lois, qu'à pacifier les deux nations ennemies qui vivaient sur le sol ensanglanté de l'Angleterre,

qu'à repeupler les églises et les cloîtres dévastés par la persécution des hommes du Nord, par la fureur des guerres civiles et étrangères. Il vint à Rome en l'an 1030, révéra la sépulture des Apôtres, et expira cinq ans après ce pieux pélerinage. Il laissa de la reine Emma un fils nommé Hardicanut. Deux autres fils, Suénon et Harold, étaient nés d'une concubine avant son mariage avec la normande. Ses royaumes furent partagés entre ces enfants. Suénon reçut la couronne de Norvège; Hardicanut régna en Danemarck, et Harold 1er fut reconnu roi d'Angleterre par les Anglais et les Danois qui occupaient en commun le sol de la conquête.

Cependant plus d'un concurrent réclamait la couronne d'Angleterre. Hardicanut, fils de Canut et d'Emma, s'en prétendait seul héritier légitime en vertu des stipulations matrimoniales qui avaient eu lieu, disait-il, entre le feu roi et la veuve d'Ethelred. Edouard et Alfred, fils d'Ethelred et d'Emma, se présentaient à leur tour comme derniers rejetons de la dynastie saxonne. Harold faisait valoir la faveur de la milice danoise. Il prévalut au nord de la Tamise; Hardicanut, au sud du fleuve. Mais tandis que celui-ci se faisait inaugurer encore en Danemarck, Harold parvint à établir sa domination sur tout le royaume insulaire. Les deux fils d'Ethelred échouèrent dans leur poursuite. Et même Alfred, tombé aux mains de son ennemi, vit ses compagnons normands cruellement massacrés par les gardes d'Harold; lui-même privé des yeux, mourut des suites de son supplice. Edouard, survivant à ses espérances avortées, chercha son salut à la Cour de Normandie. Consternée du meurtre de son fils Alfred et méprisée de tous les partis, la reine Emma s'était réfugiée en Flandre; elle y reçut l'hospitalité du comte Baudouin V, fils

de Baudouin IV le Barbu. Harold, après un règne de quatre ans, eut pour successeur en l'an 1040, son frère Hardicanut, qui réunit une seconde fois les deux royaumes d'Angleterre et de Danemarck. Les princes danois, alliés à la dynastie saxonne par le second mariage d'Emma, repoussèrent ainsi leurs frères utérins. Il semblait que la race malheureuse de Cerdic le Saxon dût être à jamais prosc te. La supériorité des guerriers danois, l'estime accordée à ce sang du nord, avait entraîné l'avilissement du nom anglais. Le nom danois, au contraire, jetait de l'éclat dans tout le septentrion. La Cour de Normandie gardait le silence, ou n'osait hasarder que des négociations et des prières en faveur des fils d'Emma. Mais plutôt elle attendait l'occasion pour mettre à profit les ressentiments et les représailles du parti saxon toujours vaincu, non étouffé. Et déjà même les intrigues normandes préparaient une carrière aux aventuriers de cette nation dans les crises si agitées et si incertaines du royaume d' ngleterre.

En Hardicanut s'éteignit la race de Suénon. Au bruit du trépas de son frère Harold, ce prince avait quitté le Danemarck et était venu se faire reconnaître en Angleterre. Il ne porta que deux ans ces deux couronnes. Par sa mort, arrivée en l'an 1042, l'Angleterre et le Danemarck se séparèrent de rechef. Cette dernière couronne se rejoignit à celle de Norvège, sous les lois de Magnus, fils d'Olaüs qui avait été dépossédé par Canut-le-Grand. Magnus, à son tour, avait chassé de Norvège le jeune Suénon, fils aîné de Canut, à qui ce lot était échu dans la succession du conquérant scandinave. Alors le chemin du trône d'Angleterre fut rouvert à la lignée saxonne. Edouard-le-Confesseur, fils d'Ethelred et d'Emma, exilé en Normandie, se vit rappelé par

les vœux des peuples fatigués de la tyrannie danoise. (1) Mais devenus précautionneux contre les étrangers dont l'invasion et l'affluence avaient fait tant de maux à l'Angleterre, les Saxons, en envoyant à la Cour de Normandie des ambassades et des otages pour la sûreté d'Edouard, suppliaient le jeune roi de n'amener avec lui qu'un petit cortège de Normands. Edouard, plein d'une noble confiance dans la foi de ses sujets, partit de Neustrie avec une faible escorte; il aborda sur la terre de ses pères, fut salué avec enthousiasme de tout le peuple saxon, et couronné à Wincester par Edsy, archevêque de Cantorbéry, le jour de Pâques de l'an 1042. Les infortunes d'Edouard, son long exil, l'illustration de ses ancêtres, le souvenir si récent de la domination étrangère, remuaient au fond des cœurs les vieilles sympathies des peuples opprimés. Ces mêmes images, glorieuses et tristes, en enflammant l'espoir des Saxons, imposaient aux Danois naturalisés qui eussent pu voir avec dépit ou appréhension le réveil de l'ancienne race des premiers conquérants de l'île, vainqueurs des Romains et des Bretons, et dont les fils avaient occupé tant de trônes sur la terre de Bretagne.

Deux choses sont à remarquer dans le règne d'Edouard, la restauration des lois saxonnes, la faveur accordée aux étrangers Normands et Français. Edouard-le-Confesseur fut un prince sage, équitable, pacifique. Peu porté par son génie aux fatigues de la guerre, ayant atteint l'âge de la maturité à la Cour de Normandie, Edouard s'occupa de faire refleurir un royaume épuisé par les discordes civiles, d'étendre l'empire de

(1) Robert de Monte.

la Religion. Son règne devint si célèbre par la justice que, sous les tyrannies qui suivirent, les Anglais, lorsqu'ils éprouvaient le besoin d'un allégement à leurs maux, réclamaient les lois du bon roi Edouard. Il obtint donc cette gloire, la plus précieuse des gloires royales, de laisser un long souvenir dans le cœur des peuples. Mais peut-être aussi les violences d'une nouvelle conquête eurent la principale part à ce regret des Saxons pour leurs vieilles lois, à ce respect qu'ils portèrent à la mémoire d'Edouard et de son règne placé entre deux tyrannies étrangères. On convient d'ailleurs que le prince saxon n'était point doué par la nature de cette force d'ame nécessaire pour dominer les éléments de troubles qui toujours survivent à l'extinction des guerres civiles, pour marquer l'avénement d'une nouvelle ère de restauration sociale.

En même temps la race normande si active, et qui se glissait, s'introduisait de gré ou de force, cherchait curée partout où se trouvait l'appât du butin, cette race âpre, patiente et rusée, pénètre en Angleterre. Edouard, durant son séjour à la Cour de Normandie, avait pris les goûts et les mœurs de la France, bien plus policées alors et plus cultivées que celles de l'Angleterre. Il avait appris l'idiome français. Son penchant pour les hommes de cette nation, tout en faisant ombrage aux Saxons indigènes, amena en Angleterre une espèce d'immigration neustrienne. C'étaient là les hommes, les coutumes, le langage qui avaient adouci les rigueurs de son exil. (1) « A l'exemple de la Cour, dit le saxon Ingulfe, les Grands de l'Angleterre adoptaient déjà les usages de la

---

(1) Ingulf.

France ; ils en parlaient la langue comme leur langue naturelle, faisaient rédiger même leurs chartes et leurs cédules à la façon des actes français. » Des Normands passaient la mer et venaient coup sur coup briguer les emplois militaires, les commandements de comtés, les prélatures ; colonies d'hommes avides qui aspiraient à recueillir chez leurs voisins les émoluments de l'intrigue et de la faveur, tandis qu'à l'extrémité de l'Italie leurs héroïques compatriotes fondaient d'autres fortunes plus honorables, et érigeaient des principautés à la pointe de leur épée.

Durant les guerres civiles qui avaient tourmenté l'Angleterre livrée aux rivalités des deux races saxonne et danoise, des chefs puissants s'étaient élevés. Ces grands dignitaires s'étaient rendus à peu près maîtres dans les provinces, et limitaient de toutes parts l'autorité royale. Ils voyaient avec envie le crédit naissant des Normands qui chaque jour affluaient dans l'île, envahissaient tous les postes honorifiques et lucratifs. Parmi ces seigneurs indigènes l'on distinguait le comte Godwin : celui-ci, par lui-même ou par ses fils Suénon et Harold, occupait alors les principaux comtés ou gouvernements du royaume. Edith, sa fille, était assise sur le trône d'Angleterre. Les historiens ne nous disent point si cette famille était anglaise ou danoise d'origine. Leur opposition au roi Edouard, leur attitude de chefs de partis, leurs noms propres même, pourraient faire penser qu'en eux se concentraient les restes de la faction danoise vaincue par l'avénement d'Edouard, et qu'ils appartenaient à ce sang belliqueux du nord. Edouard avait donné peut-être un gage à la faction de Danemark en épousant la fille de son chef. La haine jalouse de cette famille contre les Normands, son am-

bition qui n'aspirait pas à moins qu'à relever l'enseigne de la tyrannie danoise, éclatèrent dans une occasion inopinée.

(1) Eustache, comte de Boulogne, qui avait épousé Goda, sœur d'Edouard, voulut faire visite au Roi son beau-frère. Il aborda à Douvres avec quelques vaisseaux, de là vint à Cantorbéry. Mais tandis que ses soldats et ses compagnons cherchaient des logements, l'un d'eux, dans ce désordre, tua un citoyen. Cet acte de violence fut vengé aussitôt par la mort du coupable. Alors s'émut une furieuse querelle entre la suite du comte et les habitants de Cantorbéry. Les Français, avec l'impétuosité naturelle à leur nation, mirent la main sur leurs armes, frappant çà et là, foulant indistinctement femmes et enfants sous les pieds de leurs chevaux. Enfin, voyant les citoyens qui accouraient en foule et leur faible troupe hors d'état de lutter contre cette multitude, ils prirent la fuite. Ils laissaient sept de leurs compagnons sur le champ de bataille. Les Français échappés à cette échauffourée allèrent porter leurs plaintes au roi Edouard. De leur côté, Godwin et les autres seigneurs saxons et danois demandèrent justice du comte Eustache et de l'insolence des Français. Edouard hésitait. Il craignait d'encourager l'insoumission et l'indépendance des seigneurs saxons. Il n'osait prendre parti pour des étrangers qui avaient violé l'hospitalité. Godwin et ses fils, moins circonspects, marchèrent à main armée sur les châteaux qu'occupaient déjà des garnisons normandes et boulonaises : car il paraît que le roi Edouard, malgré les beaux présages de

(1) Roger. Hoveden. Annal.

son avénement, avait confié plusieurs des boulevards de l'Angleterre à la garde de ces étrangers. Les Normands qui étaient venus à sa suite, qui avaient fait fortune dans l'île, ou obtenu des terres du domaine royal, plaçaient eux-mêmes des garnisons de leur nation dans les manoirs qu'ils se bâtissaient. Sur ces entrefaites, la bravade du comte Eustache et la valeur brutale de quelques Français allaient rallumer une guerre civile entre le Roi et les magnats saxons et danois, mécontents de la faveur des étrangers. Toutefois la masse de la nation, lasse de querelles intestines, se déclara pour Edouard. On mit sur pied l'armée royale. Les seigneurs rebelles furent bannis. Godwin et sa famille vinrent chercher à leur tour un asyle à la Cour de Baudouin V, comte de Flandre, qui avait donné sa fille à l'un des fils du puissant comte saxon. La reine Edith fut répudiée. Ainsi réprimé, cet élan de révolte marqua seulement l'antipathie qu'excitait déjà cette nation française et normande destinée à une si haute renommée dans le royaume anglo-saxon. Tel fut le premier orage qui éclata entre les deux nations; tel l'avant-coureur de la grande rivalité qui prit bientôt sa source dans la conquête française, et où les Anglais puisèrent, avec les principes de leur future grandeur, les semences d'un ressentiment inextinguible.

(1) A cette occasion, Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, fit sa première visite à l'Angleterre. Edouard, à la veille de s'engager en un démêlé sérieux avec les Grands de son royaume, Edouard, instruit par

---

(1) Roger. Hoveden. *ibid.*
Ingulf.

les revers de ses devanciers et se ressouvenant de son propre exil, avait sollicité l'amitié du prince normand. D'autre part, les aventuriers de cette nation qui avaient acquis des possessions en Angleterre, et ceux qui jouissaient des bienfaits de la Cour, comptaient sur l'appui de Guillaume pour se maintenir dans leur magnificence. Guillaume vint trouver le roi Edouard avec une nombreuse escorte de chevaliers normands. Le dissentiment du Roi et des seigneurs venait à peine d'être appaisé par la sagesse ou par la frayeur de la nation anglo-saxonne. Edouard, pauvre naguères et réfugié à la Cour de Normandie, voulut faire montre au duc de sa puissance et de sa nouvelle prospérité. Il le reçut avec pompe, le promena à travers ses cités et ses châteaux royaux, lui offrit de beaux présents; il ne le congédia, enfin, qu'après avoir étalé à ses yeux toutes les richesses de l'Angleterre. Imprudente vanité qui tourna à sa perte! Edouard n'avait point d'héritier. Les favoris normands et français dominaient dans son palais. D'autres occupaient de grands établissements dans le royaume. (1) Les historiens contemporains remarquent toutefois qu'en ce voyage il ne fut point question encore entre Edouard et Guillaume de la succession du royaume. Mais l'habile normand n'avait que trop bien remarqué par ses yeux l'opulence du pays, la discorde des esprits, la dissidence des diverses races qui peuplaient les provinces, le dénuement domestique d'Edouard sans famille et sans support, les racines que jetaient en Angleterre ses propres vassaux. Si dès-lors il n'avait point formé de vues sur sa future conquête, il est à croire que

(1) Ingulf.

cette visite fit germer en sa pensée des projets, ou du moins des désirs, qui mûrirent, se développèrent, et aboutirent à une résolution méditée de tenter, à quelque prix que ce fût, l'acquisition d'un si beau royaume qu'aucun droit transmis par ses ancêtres ne lui garantissait. Guillaume connaissait la nation normande, sa patience qu'aucun effort ne rebutait, son courage indomptable, son insatiable convoitise. Il sentait sa propre force; il savait que la France féodale nourrissait une foule d'aventuriers mécontents de leur situation, et qui ne cherchaient qu'à l'améliorer par toutes les voies, prêts à se ranger sous l'étendard d'un chef qui leur montrerait le chemin de la fortune. Guillaume revint donc dans sa Normandie avec sa troupe de guerriers; mais il y reporta sans doute des pensers d'ambition d'abord vagues et indéterminés, et qui commençaient à s'éclaircir dans son esprit.

Le comte Godwin, retiré à la Cour de Flandre, n'avait point perdu lui-même l'espoir de rentrer dans sa patrie et dans ses gouvernements. Il arma une flotte, fit voile vers l'Angleterre, vint se présenter devant Londres avec son fils Harold, réclama ses possessions envahies et les libertés du royaume violées par quelques étrangers en crédit. La haine du nom normand, qui n'avait pu empêcher la proscription du comte, avait travaillé pour lui en son absence. Cette antipathie n'était que trop justifiée apparemment par les procédés de ces hommes accoutumés à la rapacité et à la fourbe. Chez les Saxons indigènes et les Danois naturalisés, il se fit donc un retour d'opinion pour la faction du comte. Alors Edouard appréhenda de commettre son autorité royale s'il soutenait seul la cause des Normands; ou peut-être son amour naturel pour ses peuples, que l'es-

prit de cour et de favoritisme n'avait pu étouffer, lui dicta une transaction nécessaire. Le faible monarque sacrifia ses amis, il prononça le bannissement des principaux étrangers. (1) « On fit la paix, dit un historien anglais de ces temps; on promit au peuple saxon le maintien ou la restauration des justes lois; on renvoya tous ces Normands qui avaient inventé des lois iniques et porté des sentences frauduleuses; on permit seulement de rester en Angleterre à Robert Dragon, et à son gendre Richard, à Alfred, écuyer du roi, à Ansfrid, surnommé Céokesfot, et à quelques autres qui étaient plus chers à Edouard, ou qui avaient été particulièrement fidèles au roi ainsi qu'à la nation. Mais trois prélats, Robert, archevêque de Cantorbéry, Guillaume, évêque de Londres, Ulf de Lincoln, s'échappèrent à grand'peine avec leurs gens et passèrent la mer. » On voit par ce récit que les aventuriers normands avaient bien abusé de leur crédit près du roi Edouard, qu'ils s'étaient partagé les premières dignités et les prélatures du royaume. Il semble encore que la science des procédures tortueuses servait déjà l'avarice et la cupidité normande. La reine Edith, rappelée, reprit sa place dans le palais. Godwin reparut, vengeur de la nation, avec la faveur publique et la popularité de son triomphe. (2) Il mourut peu après, en l'an 1053, laissant sa fortune et ses comtés à son fils Harold.

Ce jeune seigneur était devenu le premier personnage et l'idole de l'Angleterre. Tout-puissant dans les camps, investi de riches gouvernements, chef d'une

---

(1) Roger. Hoveden.

(2) Roger. Hoveden.

faction redoutable que lui avait léguée son père Godwin, il signala sa valeur en réprimant les incursions des Gallois. Il reporta la guerre dans les montagnes et dans les asyles presque impénétrables de ces peuplades celtiques adonnées au brigandage. Tous les yeux des sujets anglais se tournaient vers ce héros populaire, lorsqu'Edouard-le-Confesseur, se voyant sans postérité et près de sa fin, rappela en Angleterre la famille de son frère Edmond Côte-de-Fer, jadis dépouillée par Canut-le-Grand, et qui avait traîné un triste exil dans la Hongrie et la Germanie.

Mais bientôt le jeune Edouard, fils d'Edmond Côte-de-Fer, rentré dans les foyers paternels aux acclamations de toute l'Angleterre, y meurt d'une mort inopinée, non sans soupçon qu'Harold a voulu, par ce crime, affranchir à sa propre ambition les degrés du trône. Cet Edouard ne laissait lui-même qu'un fils de son épouse Agathe, parente de l'empereur Henri III; c'était l'étheling Edgar, faible de corps non moins que d'intelligence, et dont le droit, quelque temps après, ne put même servir d'enseigne à un parti. Harold, par les armes comme par les conseils, représentait presque le souverain de l'Angleterre. Le roi Edouard-le-Confesseur contemplait d'un œil languissant sa succession incertaine, livrée de rechef aux chances des guerres domestiques, convoitée et dévorée d'avance par deux puissants rivaux dont les prétentions reposaient dans leur audace et dans sa propre faiblesse.

En effet, de l'autre côté du détroit, Guillaume, duc de Normandie, épiait avidement l'attitude de l'Angleterre. Délivré tout à propos d'une guerre qu'il avait soutenue contre Henri Ier, roi de France, il voyait ses vassaux obéissants, mais toujours ardents à la proie, tou-

jours épris d'un butin qu'ils demandaient à leur prince lorsqu'ils ne pouvaient l'arracher eux-mêmes dans quelque course lointaine. La lignée saxonne était à peu près éteinte en Angleterre; les aventuriers normands étaient encore installés dans ce royaume dont ils avaient occupé les principales charges sous Edouard-le-Confesseur; quelques chefs de leur nation s'y maintenaient malgré la réaction qui avait rendu l'ascendant au parti saxon et danois. En même temps qu'il désirait offrir un aliment à la cupidité et à l'inquiétude de ses compagnons d'armes, Guillaume aspirait à étendre sa puissance et ses conquêtes dans l'île fameuse que tous les aventuriers du Nord s'étaient disputée, et qu'ils avaient considérée comme le domaine de la force. L'état féodal créant partout des hommes de main et de rapine, les guerres privées propagées de seigneurie en seigneurie, les longues dissensions de l'anarchie capétienne qui avaient accoutumé les races françaises aux émotions et aux jouissances d'une vie aventureuse et militaire, offraient au duc Guillaume de nouveaux compagnons sur toute la surface des Gaules. Tous ces hommes d'armes oisifs n'attendaient qu'un chef pour les conduire à quelque grande expédition. Mais la principale force de Guillaume était dans ce génie politique, profond, actif, astucieux, à qui l'occasion ne manqua jamais, dans cette volonté terrible et inébranlable qui devait dompter tous les obstacles et mener à fin toutes les entreprises.

Tel était Guillaume, et il regardait et interrogeait de tous côtés, cherchant à s'immiscer, lui et sa nation, dans la succession saxonne, lorsqu'une circonstance imprévue vint servir ses desseins et lui ouvrir une voie éloignée à la conquête de l'Angleterre.

(1) Il semblerait que Guillaume eût déjà tenté quelques négociations près du roi Edouard pour se faire reconnaître son successeur à la couronne d'Angleterre. Mais sur quoi Guillaume fondait-il cette discourtoise requête? Guillaume ne pouvait de bonne foi invoquer sa parenté avec la reine Emma, veuve d'Ethelred, tante de son père Robert. Le crédit que les Normands avaient acquis dans le royaume saxon, leurs mœurs, leur langue, leurs intrigues, introduits en Angleterre et qui déjà leur avaient livré les premiers postes du royaume, c'était là son droit. Dès avant la révolution qui avait causé l'expulsion des chefs normands et la réaction du parti saxon, Guillaume, si l'on en croit les historiens français, avait fait agréer ses prétentions au roi Edouard. Celui-ci, disent-ils, avait député au duc le normand Robert, archevêque de Cantorbéry, pour lui annoncer qu'il l'avait choisi, et désigné par son testament, héritier du royaume. Un tel engagement était bien fragile; il avait besoin sans doute d'être confirmé par le vœu des Anglais ou par le witénagemot, conseil général de la nation saxonne. D'ailleurs la dernière commotion politique, en faisant prévaloir le vieux parti patriote, avait dû détruire l'effet des dispositions d'Edouard. Mais en l'an 1065, le prince anglais, selon les récits français, se sentant de plus en plus défaillir, et croyant qu'il ne pouvait donner à son royaume un meilleur tuteur que l'héroïque duc de Normandie, dépêcha le comte Harold pour lui renouveler ses promesses. (2) Les histo-

---

(1) Robert. de Monte. — Henric. Huntindon. — Wilhelm. Gemet. VII, 31. — Ingulf. — Wilhelm. Pictav.

(2) Henric. Huntindon.

riens anglais, avec plus de vraisemblance, prétendent qu'Harold se rendait en Flandre où il conservait des affinités et des liens de famille. Il voulait lui-même prendre des mesures avec ses alliés, au sujet de la succession prochaine du roi Edouard; nouer des intelligences au profit de son ambitieuse maison avec le comte de Flandre, ancien ennemi des Normands; lorsque la tempête renversa ses projets et le poussa sur la côte inhospitalière de France, à l'embouchure de la rivière de Maye.

Gui, comte de Ponthieu, fit prisonnier le comte anglais et ses compagnons. C'était, comme le remarquent nos annalistes, un usage fréquent sur les côtes de l'Océan, de s'emparer des naufragés pour les dépouiller ou en tirer de grandes sommes, eu égard à la dignité des personnages. Mais Guillaume, instruit de l'infortune du plus grand seigneur d'Angleterre, vint à la traverse. Il adressa des émissaires au comte de Ponthieu, le priant de lui céder son captif. Gui, qui attendait une forte rançon d'Harold, refusait de condescendre à la demande du duc. Celui-ci joignit les menaces aux prières. Le comte Gui se détermina enfin à traiter avec un voisin qui pouvait d'abord effectuer ses dons comme ses menaces. Il vint lui-même présenter le prisonnier à Guillaume, au château d'Eu; il en reçut, dit-on, de belles terres pour prix de ce marché ignominieux. Alors Guillaume, maître de la personne d'Harold, le ramena dans Rouen où il le traita avec une générosité apparente, et s'efforça de le consoler de sa disgrace. Sous le masque de cette hospitalité trompeuse, Guillaume détenait son rival dans une captivité moins dure, mais plus difficile à rompre que celle du Ponthieu. Il n'omettait rien pour l'amener à ses fins. Harold avait sous les yeux, d'un côté une prison à laquelle il n'apercevait point

d'issue, de l'autre un accroissement d'honneurs et de richesses dont le normand l'éblouissait, si par son aide il parvenait au but suprême de son ambition. (1) Le duc de Normandie sollicitait le comte anglais de s'associer à lui pour partager la succession d'Angleterre dès qu'Edouard aurait cessé de vivre. Il s'engageait à lui donner la main de sa fille Adelize avec la moitié du royaume. Dans tout cet intervalle, Guillaume ne lui permit point de quitter sa Cour, et s'en fit même accompagner dans une expédition contre les Bretons.

Séduit par ces offres, ou plutôt ne voyant point d'autre moyen de recouvrer sa liberté, Harold finit par céder à l'obsession du normand. Le duc assembla un conseil général de ses vassaux à Lillebonne. Là, devant une Cour nombreuse de seigneurs neustriens, le comte Harold lui fit le serment de féauté et d'hommage. Il promit que, tant qu'Edouard vivrait, il ferait près de ce faible monarque l'office de ministre affidé du duc de Normandie, à raison de sa nouvelle vassalité; qu'il engagerait Edouard à transmettre sa succession à Guillaume; qu'après le décès d'Edouard, il ferait encore tous ses efforts pour faire tomber la couronne aux mains de Guillaume; cependant il recevrait une garnison normande dans la place de Douvres qui lui appartenait et dont il avait réparé les murs; il livrerait également à Guillaume d'autres châteaux désignés par le Duc dans les comtés qu'Harold gouvernait par lui-même ou par ses partisans, et entretiendrait de vivres les garnisons normandes placées dans ces forteresses.

---

(1) Eadmer.

Ainsi traitaient ces deux hommes frauduleux dans l'attente du décès prochain du roi Edouard. Après ce marché remis à la bonne foi de l'anglais (car le normand ne pouvait se procurer alors de meilleure garantie), Guillaume, ayant tiré tout le fruit de la conjoncture présente et abandonnant le reste à la fortune, rendit au comte la liberté. Il le congédia avec de grands présents, et retint pour otage Wulfnoth, frère d'Harold.

La fin d'Edouard-le-Confesseur ne tarda point d'ouvrir la lice aux espérances, aux trahisons, aux mouvements alternatifs des partis, à cette lutte qu'avaient préparée les ambitions des compétiteurs et l'incertitude de la succession royale. (1) Edouard mourut à Londres le 5 de février de l'an 1066. Il fut inhumé le lendemain avec les honneurs royaux. Les témoignages varient sur ses dernières dispositions. (2) Si l'on en croit les annales anglaises, le pieux Roi, avant d'expirer, avait déclaré Harold son successeur. (3) La chronique de Vérdun dit au contraire qu'il désigna jusqu'au bout Guillaume à la couronne. (4) Edouard mourant, dit une autre de nos chroniques (celle de Saint Riquier), avait fait promettre à Harold, sous le sceau du serment, qu'il ferait couronner le jeune Edgar son petit-neveu, petit-fils de son frère le roi Edmond, et dernier rejeton de la maison royale, prince faible d'esprit et de corps, né et élevé dans l'exil, et presque ignoré de la nation.

(1) Wilhelm. Gemet. — Chr. Virdun.

(2) Gervas. Tilber. — Roger. Hoveden.

(3) Chr. Virdun.

(4) Chr. Centul.

Edouard devait à juste titre reconnaître son sang en cet orphelin, le seul qui eût des droits incontestables au trône des rois saxons. Toutefois ce droit sacré fut méconnu de la nation anglaise qui prépara ainsi son malheur. Le jour des obsèques, Harold, qui apparemment tenait dans sa brigue la noblesse et l'église d'Angleterre, fut élu, proclamé par les Grands du royaume. (1) Il fut sacré le même jour, fête de l'Epiphanie, et couronné par Aldred, archevêque d'York, et par Stigand, métropolitain de Cantorbéry : celui-ci tenait la place du normand Robert, condamné à l'exil par le même décret qui avait frappé ses compatriotes. Le suffrage de la nation anglaise était une protestation contre le testament supposé d'Edouard et contre les prétentions qu'avait manifestées le duc de Normandie. Ce même vœu parut délier Harold de l'hommage qu'il avait fait naguères à Guillaume dans la captivité de Rouen. Mais Harold puiserait-il dans ce concours national la force nécessaire pour lutter contre l'activité et le génie du prince normand ralliant à lui l'ardeur des guerriers de la France et la cupidité de tant d'aventuriers féodaux de nos provinces?

(2) A la nouvelle qu'au mépris de son serment de foi et hommage, le comte Harold avait placé sur son front la couronne des Saxons, Guillaume fut saisi d'un violent dépit. Il sut toutefois modérer son courroux. Après avoir tenu conseil, il envoya une députation à Harold pour réclamer la foi jurée; puis, sur le refus d'Harold, un second ambassadeur normand vient presser le nou-

---

(1) Roger. Hoved. — Wilhelm. Pictav.
(2) Eadmer. Cantuar. — Ingulf.

veau Roi d'exécuter les promesses qu'il avait scellées devant la Cour de Normandie, à la face des barons neustriens. Guillaume se montrait déterminé à réclamer par les armes le royaume qu'il prétendait lui avoir été dévolu par l'hommage d'Harold, et même par le testament du roi Edouard. Mais Harold se retrancha constamment dans le vœu et le suffrage du peuple anglais qui l'avait élevé sur le trône du pieux Edouard, du grand Alfred, et des vieux monarques saxons, qui lui avait donné le sacre et l'inauguration royale par la main des métropolitains de l'église d'Angleterre.

(1) Au moment où le comte Harold, subrogé par la surprise ou l'usurpation aux droits légitimes du jeune Edgar, était menacé des armes neustriennes, une guerre civile éclatait au nord de l'Angleterre et divisait sa propre maison. Cette diversion si fatale au nouveau Roi était pour le duc Guillaume le premier éclair de sa fortune qui l'appelait au trône d'Angleterre.

Tostig, autre frère d'Harold, avait partagé les grands établissements de leur père Godwin; il a ait commandé dans la Northumbrie. Proscrit par le nouveau Roi, qui apparemment redoutait son ambition et des droits d'égale valeur, Tostig lui suscitait des ennemis en Normandie, en Norwège, en Irlande. Il remuait l'Angleterre septentrionale, peuplée en partie de familles danoises et qui avait reconnu les rois de cette race, tandis que le sud de la Tamise obéissait aux princes de la dynastie saxonne. Tostig aborda la Cour de Normandie, se concerta avec Guillaume. De là il se

---

(1) Rog. Hoved. — Wilhelm. Gemet. — Chr. Sax. — Marian Scot. — Henric. Huntindon.

rendit en Norwège où régnait Harald Herfaga. Il en obtint une flotte et une armée. Le monarque norwégien, qui dominait les archipels du nord par les colonies de sa nation, espérait relever encore la puissance scandinave dans la Grande-Bretagne livrée aux tourmentes des partis. Ainsi, au moment où l'expédition franco-normande s'apprêtait de l'autre côté du détroit, les armes du Septentrion, qui si souvent avaient couvert et ravagé cette île célèbre, s'agitaient; ces guerriers pirates, qui avaient failli supplanter la race saxonne sous les enseignes de Suénon et de Canut-le-Grand, semblaient vouloir ressaisir leur proie.

Tostig relâcha d'abord en Flandre. Il y rassembla sa flotte. Cependant, l'expédition scandinave s'équipait dans les ports de Norwège. Le roi Harald Herfaga s'embarqua, rallia les milices des Orcades et des autres colonies norwégiennes, et vint rejoindre Tostig avec une puissante armée. Les deux amis, ayant remonté les rivières de Humber et d'Ouse, entrèrent dans la ville d'York où le roi de Norwège fit, dit-on, un horrible massacre du clergé saxon. Les alliés prirent position dans la Northumbrie. Harold vint à leur rencontre le 25 de septembre de l'an 1066. Là se livra une des plus sanglantes batailles dont les annales du septentrion aient conservé le souvenir. Tostig et le roi de Norwège y laissèrent la vie. Les Anglais remportèrent une complète victoire. Presque toute l'armée norwégienne fut détruite. Mais tandis qu'Harold se félicitait de cette glorieuse journée, la plus brillante qui eût encore honoré les armes saxonnes, il apprit que le duc Guillaume, à la tête de sa milice normande et française, venait de débarquer sur la côte de Sussex. Harold n'eut que le temps de rebrousser chemin et de rentrer dans

Londres pour s'opposer à cette nouvelle descente qui enveloppait au sud la monarchie saxonne. Guillaume arrivait pour prêter main-forte à ses alliés, lorsque leur ruine avait affranchi sa propre victoire dont, seul, il devait soutenir le labeur et recueillir le fruit.

(1) Le duc Guillaume, voyant ses ambassades rejetées par Harold, n'espérant plus rien de la négociation, avait recouru à la voie des armes. Il avait assemblé les barons normands pour leur proposer ouvertement la conquête de l'Angleterre. A cette délibération générale avaient assisté tous les évêques et abbés, ainsi que les principaux seigneurs de Normandie et des provinces voisines. Parmi cette noblesse on remarquait Robert, comte de Mortagne dans le Perche; Robert, comte d'Eu, frère de Hugues, évêque de Lisieux; Richard, comte d'Evreux, fils de Robert, archevêque de Rouen, qui, lui-même, fils du duc Richard Ier, avait occupé le comté d'Evreux et la métropole de Rouen; Roger, sire de Beaumont; Roger de Montgommery; Guillaume, fils d'Osberne, bouteiller du Duc. Le Duc fit valoir deux motifs principaux qui devaient déterminer la noblesse normande. En premier lieu, l'outrage fait à la nation française par le comte Godwin et ses fils, quand ils avaient banni d'Angleterre tous les hommes de cette race, et entr'autres l'archevêque Robert de Cantorbéry: *quià omnes Francos Godwin et filii sui ab Angliâ exulaverant*; puis ses justes prétentions sur un royaume qui lui avait été assuré par l'hommage d'Harold, comme par la destination d'Edouard-le-Confesseur. C'était pour lui, disait-il, une loi impérieuse d'entre-

(1) Wilhelm. Pictav. — Robert. de Monte.

prendre une conquête qui serait pour les vassaux français une source inépuisable de gloire et de richesses. Guillaume prétexta encore une équivoque parenté avec Edouard par la reine Emma, fille du duc Richard, tante de son père Robert.

Malgré l'audace et la valeur éprouvée des seigneurs normands, la proposition du duc Guillaume ne fut point accueillie avec le même empressement par tous les barons qui assistaient à ce conseil solennel. (1) Plusieurs soutenaient qu'une telle entreprise était chose de trop grande difficulté, que cette conquête surpassait de beaucoup les forces de la Normandie, *rem nimis audacem, Normanniæ viribus longè majorem.* Au milieu de cette altercation, Guillaume, fils d'Osberne, voyant les barons près de condescendre au désir du duc, reprit la parole; (2) il soutint que « c'était un pénible pélerinage que celui d'Angleterre, et que la nation anglaise était une rude nation. » Mais le duc Guillaume, s'étant montré inébranlable dans sa résolution, entraîna l'assemblée. D'ailleurs il ne se confiait point seulement aux armes de la province normande; et comme toute la nation française avait été outragée par le bannissement infligé aux seigneurs de nom et de sang français, il comptait pour la venger sur l'honneur commun des vassaux de la France. Enfin Guillaume, ayant annoncé qu'il marcherait lui-même à cette expédition, les seigneurs normands jurèrent de le suivre.

(3) Guillaume, dans l'entreprise qu'il méditait, voulut

---

(1) Wilhelm. Pictav.

(2) Robert de Monte.

(3) Wilhelm. Pictav. — Ingulf.

se prémunir aussi de la protection du saint siége. Nulle voix, pour établir son droit, n'était plus puissante que celle de la chaire apostolique. Il savait que la politique de la Cour romaine était liée au-delà des Alpes à celle des Normands de l'Apulie. Là le saint siége avait cherché son appui contre l'oppression des Césars germains, et tout à la fois contre la tyrannie des factions romaines. Le saint siége était engagé avec la nation normande dans une réciprocité de bons offices et de défense. Guillaume envoya donc consulter le pape Alexandre II. Il allégua, pour justifier son entreprise, la parenté qui le liait au roi Edouard. Les rois danois, disait-il, seuls eussent pu revendiquer la couronne à raison de leur consanguinité avec les princes de cette race qui avaient régné en Angleterre, mais n'avaient d'ailleurs par eux-mêmes qu'un titre usurpé. C'était à lui que le saint roi Edouard avait transmis ses droits légitimes. Ici Guillaume omettait à dessein le jeune ètheling Edgar, le dernier de la dynastie saxonne, le seul dont la légitimité fût incontestée. Et il ne fut point même question de cet orphelin. Non-seulement le Pape approuva les raisons de Guillaume; mais il lui envoya un étendard bénit qui devait lui servir de guide dans les combats et d'un gage de victoire. C'était le suffrage que Pierre donnait à ses armes et à la justice de son entreprise. Le saint siége se promettait-il par avance un privilége de suzeraineté sur la conquête future de Guillaume? Ainsi les papes avaient obtenu l'hommage des conquérants de l'Apulie et de la Calabre qui, par ce patronage auguste, avaient voulu légitimer et affermir leur possession sur les terres enlevées à l'empire byzantin.

(1) Guillaume s'était assuré encore du jeune Henri IV, roi de Germanie. Les ducs de Normandie avaient été impliqués jadis dans de sanglants démêlés avec les comtes de Flandre. Le voisinage de la Flandre pouvait inquiéter le prétendant à la couronne d'Angleterre. Guillaume avait donc conclu un traité avec le roi de Germanie, par lequel ils s'étaient réciproquement garanti les mêmes alliances et les mêmes inimitiés. Certain du concours de sa nation, ralliant sous ses enseignes les principaux aventuriers de France, possédant l'amitié du prince germain, muni de l'approbation du Saint-Siége, Guillaume pouvait se flatter de n'être troublé dans son entreprise par aucun obstacle extérieur.

(2) Le duc s'occupa aussitôt des préparatifs de son expédition. Il fit équiper une flotte qui formait, dit-on, trois mille bâtiments de toute dimension, munir la flotte de tous les approvisionnements nécessaires pour une longue campagne. Son activité ne souffrait point de relâche. (3) Les clercs et les laïcs, dit Orderic Vital, rivalisaient de zèle et d'efforts pour la fabrication des navires dont ils faisaient présent à leur prince. Le duc Guillaume avait appelé à son aide des chevaliers du Maine, du duché de France, de Bretagne, de Flandre, d'Aquitaine, de Poitou, de Bourgogne. « Haletant pour le butin d'Angleterre, les peuples cisalpins, dit le même Ordéric, vinrent s'offrir en foule aux divers événements

---

(1) Wilhelm. Pictav.

(2) Wilhelm. Gemet. — Wilhelm. Pictav. — Epitom. Wilhelm. Gemet.

(3) Wilhelm. Gemet. — Wilhelm. Pictav. — Orderic. Vital.

de cette guerre, aux périls de terre et de mer. » (1) Le nombre des cavaliers (*milites*) qui se présentèrent montait à cinquante mille combattants de toutes les provinces de France, avec un moindre nombre d'infanterie formée du vasselage des seigneurs et du duc, race gallo-romaine. (2) Guillaume de Poitiers, historien de l'expédition, porte cette armée à soixante mille combattants; ce qui réduirait l'infanterie à dix mille hommes de milices provinciales. (3) Suivant le moine de Jumiège, suivant Robert du Mont et Henri d'Huntingdon, la flotte fut préparée à Saint-Valéry dans le Ponthieu, à l'embouchure de la Somme. Car le comte Gui se montrait désormais tout dévoué aux volontés et aux intérêts du prince normand. Mais il vaut mieux en croire l'écrivain des gestes de Guillaume, compagnon de l'expédition, qui place le rendez-vous général des forces militaires et maritimes à l'embouchure de la Dive en Normandie.

Tout était prêt pour le départ. (4) Le duc avait nommé de sages ministres pour gouverner et administrer le duché en son absence. Les apprêts de cette grande expédition avaient duré huit mois. Les troupes normandes étaient embarquées à l'embouchure de la Dive et dans les ports voisins, fatiguées d'un long calme ou des vents contraires, lorsqu'enfin un vent violent s'éleva de l'ouest, dégagea la flotte, et la

(1) Id. *ibid.*

(2) Wilhelm. Pictav.

(3) Robert. de Monte. — Wilhelm. Gemet. — Henric. Huntindon.

(4) Wilhelm. Pictav.

porta sur Saint-Valéry, à l'embouchure de la Somme, où elle se mit à l'abri. Ce ne fut pas sans de grandes pertes. Les rivages furent couverts de débris et de cadavres. Guillaume, faisant tête à la mauvaise fortune, fit inhumer en secret les corps des naufragés. Il fournit des secours aux chevaliers, répara à ses frais leurs équipements. Il n'omit rien pour soulager leurs misères et relever leurs courages. Il eut recours aussi à la protection céleste, ordonna des prières afin d'obtenir un vent favorable. Dans une procession générale, il porta lui-même sur ses épaules la châsse de saint Valery, tandis que toute l'armée suivait avec les mêmes signes d'humilité et de dévotion. Pendant un mois cinquante mille cavaliers furent nourris de son épargne. Guillaume, jusqu'à ce qu'il eût mis le pied sur le rivage d'Angleterre, veilla soigneusement à la discipline militaire, soit dans son duché, soit chez le comte Gui de Ponthieu, son allié. Il avait sévèrement interdit toute maraude. (1) « On peut juger, dit le biographe poitevin, au tableau suivant, quelles furent sa modération et sa prudence. On fournissait abondamment à la dépense des chevaliers et des hôtes, sans qu'il fût permis à personne de rien enlever de force; les troupeaux des provinciaux paissaient en sûreté; les récoltes attendaient la faulx du moissonneur sans être foulées par la pétulance du cavalier, ni fourragées d'avance pour ses besoins. Le voyageur, désarmé, se transportait çà et là, à son gré, chantant sur son cheval, et regardant sans nulle crainte les mouvements agiles des escadrons normands qui se déployaient dans la campagne. »

---

(1) Wilhelm. Pictav.

Enfin le vent du sud tant souhaité a soufflé. Toutes les mains et les voix s'élèvent vers le ciel. Un bruit d'encouragement et un excitant tumulte se communiquent d'un navire à l'autre et le long du rivage. On dérive à la hâte; on s'aventure avec ardeur dans une entreprise incertaine et dans une route inconnue. Chacun s'efforce de devancer son voisin; et tandis que l'un appelle son écuyer, l'autre son compagnon d'armes, la plupart, sans penser à leurs clients, à leurs amis, à se charger du bagage nécessaire, n'appréhendent qu'une chose; c'est d'être oubliés à terre et de manquer l'embarquement. Le duc y préside; il presse les uns, ralentit la chaleur impatiente des autres, et met l'ordre à tout. (1) La flotte franco-normande quitta le port de Saint-Valery et passa la mer le jour de saint Michel, 29 septembre 1066, fête célèbre dans l'Eglise de France, jour à jamais mémorable par cette grande expédition. Guillaume craignait qu'abordant avant jour, quelques navires ne se perdissent sur la côte d'Angleterre, ou ne s'engageassent dans quelque mauvaise rade. Il fait publier par un héraut qu'arrivés en pleine mer à la nuit tombante, tous les bâtiments aient à s'arrêter un moment non loin de son bord, et restent flottants sur leurs ancres, jusqu'à ce qu'ils apperçoivent une lampe allumée au sommet de son mât; qu'alors, au son de la trompette, ils reprennent leur course.

Après l'instant de repos donné à toute la flotte, chaque navire avait recommencé son sillage à inégale distance, selon la construction plus ou moins bonne des bâtiments ou l'habileté des nautonniers. Le vaisseau du

---

(1) Excerptum historicum, ap. Bouq, t. xi, p. 157.

duc Guillaume précédait tous les autres; ils venaient de loin à la file à la lumière de son mât. La nuit se passa ainsi. Le lendemain matin, Guillaume ordonne à son pilote de regarder du haut du mât s'il apperçoit les navires qui cinglaient à sa suite. Celui-ci répond qu'il ne voit encore que le ciel et la mer. Guillaume fait jeter l'ancre; et affectant une pleine sécurité de peur que l'inquiétude ou le chagrin ne troublent l'esprit de ses compagnons, il commande de préparer son repas. Il le partage avec eux, leur fait boire d'un vin épicé, animant le festin de propos joyeux, jurant que ses navires voguent sous la garde de Dieu, et qu'ils les reverront en un instant sains et saufs. Il interroge de rechef le pilote. Celui-ci répond qu'il voit quatre navires; puis un si grand nombre qu'il ne peut les compter; puis la quantité de mâts lui semble une forêt flottante. L'anxiété et même l'espoir se sont changés en joie; et au matin, le bâtiment ducal, poussé par un vent propice, surgit à Pevensey. Guillaume en sortit et prit terre, sans qu'un navire ennemi se présentât, sans qu'un guerrier saxon parût pour lui interdire le débarquement.

(1) Abordé à Pevensey, le duc Guillaume construisit un fort et y plaça un corps-de-garde. De là il vint à Hastings où il prit la même précaution. Le moment pressait. A peine l'armée franco-normande avait élevé ses redoutes sur le rivage ennemi, qu'elle fut enveloppée par l'escadre anglaise. Harold avait envoyé cette flotte pour occuper la côte : on la porte à sept cents voiles.

---

(1) Wilhelm. Pictav. — Wilhelm. Gemet. — Epitom. Wilhelm. Gemet. — Eadmer. Cantuar. — Henric. Huntindon. — Orderic. Vital. — Robert. de Monte. — Roger. Hoveden. — Ingulf.

A la suite de sa victoire sur son frère et sur les Norvégiens, Harold était redescendu des environs d'York. Il était rentré dans Londres. Ce fut là qu'il apprit le débarquement des Normands. Il prit sur-le-champ ses mesures avec une présence d'esprit et un courage qu'enflammait encore sa récente victoire. Car Harold est dépeint comme un guerrier hardi, sage, prudent, digne de commander à la nation saxonne et d'en retarder la chute. Il employa six jours à réunir et à mettre en ordre les troupes qui arrivaient de tous les quartiers. Outre l'armée victorieuse qui accourait de la Northumbrie, et les levées qu'il avait convoquées au bruit des préparatifs du duc Guillaume, il avait reçu un nombreux renfort de Danois. Suénon, roi de Danemark, qui avait promis sa neutralité ou même son alliance à Guillaume, avait manqué de parole au duc et servait la cause de son rival. Tel est du moins le récit de Guillaume de Poitiers. Cet historien, témoin de l'expédition normande, prétend que l'armée de Harold était innombrable, rassemblée de toute l'Angleterre, soit qu'en effet, à la vue du danger prochain, Harold, en même temps qu'il s'avançait au nord du royaume, eût commandé la levée des milices dans toutes les provinces de l'Angleterre, soit que le Poitevin et les autres historiens français aient exagéré la force de l'armée anglaise à dessein de rehausser la gloire de leur héros. Tandis qu'Harold se disposait ainsi avec toutes ses milices à marcher à la rencontre des Normands campés encore sur le rivage, Guillaume, à la tête de quelques chevaliers, battait la plaine; il reconnaissait les abords de son camp.

Des cavaliers d'élite, envoyés à la découverte, revinrent lui annoncer l'approche de l'ennemi. Sans per-

dre de temps, Harold s'était mis en marche. Il espérait surprendre les Normands par la rapidité de son mouvement, les écraser à leur débarquement et même par une attaque de nuit, fatigués du travail de la mer, et avant qu'ils eussent pu former leurs rangs. C'est pour cela qu'il avait fait appuyer sa marche par une évolution de sa flotte. Elle bordait le rivage où les Français et les Normands étaient campés, tandis que leurs navires dégarnis de défenseurs se tenaient à l'ancre, à l'abri des forts qu'ils avaient construits. Car les anciens récits contredisent absolument l'assertion d'écrivains plus modernes qui prétendent qu'ayant touché la rive, Guillaume brûla ses vaisseaux pour ôter à ses compagnons tout espoir de retour et raffermir leurs courages par l'impossibilité de la fuite.

Guillaume, rassemblant ses troupes qui étaient occupées en partie à faire des fourrages, commanda de préparer les armes. Près de lui étaient Eudes, évêque de Baïeux, et Geoffroi, évêque de Coutances, qu'escortait un clergé nombreux de prêtres et de moines. Guillaume leur ordonna de célébrer le saint Sacrifice. Il assista à la Messe avec recueillement, reçut la communion, suspendit à son cou de saintes reliques, et fit une harangue militaire à ceux qui l'entouraient. Il leur rappela qu'ils avaient toujours été victorieux sous sa conduite dans les guerres contre les voisins; que la gloire de leur nation avait surpassé celle de toutes les autres. Associés au nom français, ils l'avaient encore accru et élevé par leurs exploits; en mêlant leur sang à celui de cette généreuse nation, ils en avaient encore anobli et épuré la source. Aussi les guerriers les plus illustres de toutes les provinces de France avaient afflué en son camp pour prendre part à ses nouveaux labeurs et à la haute en-

treprise qu'il avait conçue ; les fils des plus nobles vassaux, à qui manquaient des fiefs et des établissements près du foyer paternel, étaient accourus sous son enseigne pour gagner à la pointe de l'épée de belles terres et de riches dépouilles aux dépens de l'Anglais infidèle et félon. L'impie Harold, après lui avoir fait hommage dans sa propre Cour, à la vue de toute la noblesse normande, avait rompu sa foi de vassal en usurpant le trône à lui-même destiné par la volonté et les dispositions libres du saint roi Edouard. En reconquérant par les armes de la chevalerie française ce royaume qui était son légitime héritage, il avait pris l'engagement d'acquitter le salaire de leurs fatigues, de leur distribuer les terres et les châteaux de ces nobles saxons qui soutenaient l'usurpation et la tyrannie, et méconnaissaient son droit. Ils avaient donc aujourd'hui à maintenir et à défendre non-seulement la gloire de leur patrie et leur vieille réputation, mais les espérances légitimes qu'ils avaient placées dans son autorité, dans sa fortune, dans leur propre valeur. S'ils combattaient en gens de cœur, ils obtiendraient la victoire, l'honneur, les richesses; vaincus, ils n'échapperaient à la mort et aux supplices qui leur étaient réservés que pour traîner une vie ignominieuse et un éternel opprobre. Qu'ils ne s'effrayassent point de la multitude de leurs ennemis; c'étaient des troupes ramassées de toutes parts, sans vaillance et sans discipline, et moins exercées aux armes qu'au travail des champs. Souvent les Anglais étaient tombés sous le fer de leurs ennemis ; souvent ils s'étaient courbés sous la servitude. Jouets de tous les guerriers du Nord qui étaient venus parmi eux planter leurs tentes, ils avaient payé leur honte et leur servage de leur argent, de leur sang et

de leurs sueurs. Jamais on n'avait loué chez eux la valeur militaire. Inexpérimentés dans la guerre, ils pouvaient facilement être accablés par le courage et la supériorité de quelques braves gens; surtout lorsque la faveur du Ciel, attachée à une juste cause, ne manquerait à ses compagnons ni à lui-même. Qu'ils osassent seulement, qu'ils ne cédassent sur aucun point, et il leur répondait du triomphe. »

Après cette harangue que nous rapportons telle que Guillaume de Poitiers nous l'a transmise, le duc fit apporter l'étendard qu'il avait reçu du pape. Il le présenta à la milice française et normande comme le gage de la victoire, comme le témoignage manifeste de la protection du Ciel assurée à leurs armes. La bénédiction du vicaire de Jésus-Christ consacrait leur entreprise ainsi qu'une guerre sainte dont l'Eglise ne retirerait point un moindre fruit que le duché de Normandie et la noblesse de France. Puis il s'occupa de disposer son armée. Il mit en avant son infanterie sur deux rangs; le premier, formé des archers et arbalestriers, armés uniquement d'arcs et d'arbalètes; le second de l'infanterie pesante, qui, avec les mêmes armes offensives, portait encore des cuirasses et offrait ainsi plus de résistance à l'ennemi. Venaient ensuite les escadrons de la chevalerie qui faisaient le nerf de l'armée normande. Il se plaça au centre avec les hommes d'armes les plus fermes et les plus solides, afin de commander de là sur tous les points, du geste et de la voix. Telle était l'ordonnance de l'armée normande, semblable à celle de toutes les armées françaises de ce temps, dont l'avant-garde était composée d'archers, mais dont la puissance consistait surtout dans la cavalerie munie d'armures très-massives et toute bardée de fer.

Harold, de son côté, à mesure que les troupes anglaises défilaient, les faisait ranger sur la hauteur de Senlac, à quelques milles de Hastings, à l'extrémité d'une forêt qu'elles avaient traversée pour arriver sur ce champ de bataille. Cette armée, à l'inverse des troupes normandes, avait sa principale force dans son infanterie. (1) Et même un historien normand, Orderic Vital, remarque qu'en occupant la colline, les cavaliers anglais descendirent de cheval, afin de serrer leurs rangs et d'opposer un front plus solide à l'ennemi.

(2) Le duc Guillaume avait tenu ses troupes sur pied toute la nuit, de peur de surprise. A l'exemple de leur duc, dit Guillaume de Malmesbury, les Normands avaient employé cette nuit à confesser leurs péchés; et dès le matin, ils avaient reçu la communion; les Anglais au contraire l'avaient passée dans l'ivrognerie et la débauche. Le lendemain était le samedi 14 d'octobre, jour de la fête de saint Calixte, pape. A la troisième heure du jour, le duc donna le signal. Il demanda ses armes, se montra à ses compagnons avec un visage serein, attesta le nom de Dieu et la justice de sa cause, et ajouta : « C'est aujourd'hui que mon duché va se changer en royaume. » Alors les Normands entonnèrent la chanson de Roland, ce fameux héros français qui représentait la gloire des temps de Charlemagne toujours célébrée et chère à la nation. Cet hymne guerrier, adopté par les Normands, était dans les camps français le signe des batailles et le prélude de la victoire. Puis, un son éclatant de trompettes ayant retenti sur toute

---

(1) Orderic. Vital.

(2) Wilhelm. Malmesb.

la ligne, l'infanterie normande s'ébranla pour attaquer la hauteur où était rangée en bataille l'armée anglaise portant des boucliers et des cuirasses, armée de piques, de haches d'armes, et manœuvrant des balistes qui lançaient des pierres. Les milices neustriennes s'avancèrent au combat avec une grande valeur, au milieu des traits que faisaient voler les machines des Anglais. Elles assaillirent la hauteur où l'ennemi faisait face et montrait une masse impénétrable; mais après avoir épuisé leurs flèches, repoussées et rompues, elles se replièrent sur la cavalerie.

Les Normands et les Français chargèrent alors l'armée anglaise avec l'épée. Celle-ci leur opposait une fermeté obstinée. Le combat fut quelque temps incertain, et la victoire parut pencher en faveur des insulaires. L'aile gauche de Guillaume, où se trouvait la cavalerie bretonne, fut ébranlée. Déjà elle perdait pied et avait reculé. Le bruit même se répandait que le duc avait péri, et l'hésitation, présage de la défaite, faisait flotter toute la ligne. Alors le duc, ayant ôté son casque, s'élança; et se présentant à ses troupes qui fléchissaient: C'est moi, leur dit-il, je vis et je vaincrai avec l'aide de Dieu. Ces paroles rétablirent la confiance et relevèrent les courages. Les Français et les Normands se précipitèrent au combat avec une nouvelle furie, et le carnage recommença.

Les Anglais, forts de leur position et les coudes appuyés, conservaient leurs rangs immobiles. Les Normands, par une fuite simulée, les attirèrent deux fois à leur poursuite, pour les forcer à descendre de la hauteur et à rompre leurs lignes; et deux fois les ayant enveloppés de leur cavalerie, ils en firent un horrible massacre. Cependant les Anglais résistaient encore avec

l'opiniâtreté naturelle à la race saxonne. Mais le nombre des morts ayant affaibli leurs rangs, l'impétuosité française était désormais sûre du succès. « Alors, dit Guillaume de Poitiers, que suit ici Orderic Vital, alors les Normands, les Manceaux, les Français (du duché de France), les Bretons, les Aquitains les pressèrent, et les Anglais tombaient et périssaient misérablement. »

Le duc Guillaume ne s'épargna point dans la mêlée. Ce grand chef se montrait partout, combattant et encourageant les siens. On rapporte que trois chevaux tombèrent sous lui percés de coups, que son épée brisait les casques et les cuirasses, qu'il écrasa plusieurs ennemis sous le poids de son bouclier. Le roi Harold avait péri atteint d'une flèche dès le commencement de l'action. Le comte Léofwin son frère avait repris le commandement. Ce prince et son autre frère Gurth moururent également en dirigeant les derniers efforts de la milice saxonne. La chute du jour approchait et les Anglais commençaient à peine à plier. Les Normands, supérieurs sur tous les points, redoublèrent d'ardeur pour achever la victoire. Enfin les restes de l'armée anglaise prirent la fuite, quelques-uns à pied; d'autres, aidés de leurs chevaux; par les chemins battus, par les sentiers détournés; ceux-ci, blessés, glissaient dans le sang de leurs compagnons où ils rendaient l'ame; ceux-là exhalaient leur dernier soupir dans les forêts où ils s'étaient réfugiés; d'autres, à travers les routes où les forces leur avaient manqué. Les Normands, quoique ignorants des lieux, poursuivaient partout les Anglais, les frappaient sans pitié, les foulaient sous les pieds de leurs chevaux.

Un gros d'Anglais, ayant pu faire retraite, s'était

rallié au fond d'une vallée où ils se défendaient à l'aide de l'escarpement du sol et d'un fossé. Guillaume vint lui-même les y attaquer et les forcer. Cette dernière lutte contre le désespoir du vaincu et contre la situation des lieux fut fatale à quelques-uns des plus nobles et des plus braves chevaliers français. Toute la nuit qui précéda le dimanche 15 d'octobre, fut employée à pourchasser les fuyards. Dans cette course nocturne avaient péri un grand nombre de Normands en s'écrasant les uns les autres et se précipitant dans des marais recouverts de joncs : « ce qui leur arriva, dit Guillaume de Jumiège, pour avoir violé la loi divine en poursuivant avec trop de convoitise la dépouille de l'ennemi et en versant son sang avec trop d'animosité. » Le duc se hâtait d'accabler ses ennemis, afin de leur ôter tout moyen de se rallier, tout espoir d'un retour de fortune; afin de trouver les chemins libres, d'assurer les fruits de son triomphe sur la dernière armée qui était restée à l'Angleterre.

Ayant détruit l'armée anglaise et dispersé les débris des fuyards, le duc Guillaume revint sur ses pas; il contempla un champ de bataille qui lui avait donné un royaume. Le fier duc, dit-on, ne put considérer cette scène de carnage sans un sentiment de pitié. Toute la fleur de la nation anglaise gisait dans la plaine de Hastings. Non-seulement le Roi et ses deux frères, mais la principale noblesse avaient succombé dans cette unique et funeste journée. Parmi les seigneurs français et normands qui assistèrent à cette mémorable bataille, les historiens nomment Eustache, comte de Boulogne, Guillaume, fils de Richard comte d'Evreux, Geoffroi, fils de Rotrou comte de Mortagne, Guillaume, fils d'Osberne, le bouteiller, Haimer, comte de Thouars,

Gautier Giffard, Hugues de Montfort, Hugues de Grandmesnil, Guillaume de la Varenne; mais le duc Guillaume les avait surpassés tous par son héroïsme.

Plus que jamais la bravoure française avait brillé en cette journée. (1) Henri d'Huntingdon, historien anglais, atteste que le duc de Normandie y avait signalé son habileté non moins que sa vaillance. Avant de commencer le combat, Guillaume avait instruit ses archers à tirer leurs flèches en l'air de manière à décrire une courbe et à faire retomber les traits directement sur la masse de l'armée anglaise. Cette sage manœuvre n'avait point empêché pourtant la déroute de l'infanterie neustrienne. Vingt chevaliers normands s'étaient donné réciproquement leur foi qu'ils rompraient la ligne anglaise et iraient s'emparer du grand étendard de Harold. Plusieurs y succombèrent; les autres, s'étant ouvert un chemin avec l'épée, enlevèrent l'étendard et le rapportèrent en triomphe dans leurs rangs.

(2) Cette grande action avait duré depuis la troisième heure du jour jusqu'au crépuscule de la nuit. Si l'armée anglaise était anéantie avec les dernières espérances de cette nation, la perte des vainqueurs avait été elle-même très-considérable. (3) Eadmer, moine de Cantorbéry, plaignant et justifiant tout à la fois le désastre de sa nation, s'exprime en ces termes: « Les Français qui ont assisté à cette bataille et qui vivent encore, peuvent en rendre témoignage: les chances de l'action ont varié d'un parti à l'autre; et telle a été

(1) Henric. Huntindon.
(2) Roger. Hoveden.
(3) Eadmer. Cantuar.

pourtant la perte des Normands qu'à Dieu seul il faut attribuer la victoire qu'ils ont obtenue. »

Le lendemain, jour de dimanche, Guillaume ayant fait mettre à part le butin, donna les ordres nécessaires pour rendre les derniers devoirs à ses compagnons expirés. (1) Le corps du roi Harold, trouvé sur le champ de bataille, fut rapporté dans le camp normand. Le duc chargea Guillaume Mallet, un de ses capitaines, de donner la sépulture au dernier roi saxon, quoique la mère d'Harold réclamât, dit-on, son cadavre au poids de l'or. Il est juste, répondit amèrement Guillaume, que celui qui a si bien gardé le rivage y trouve un sépulcre.

Mais la nation anglo-saxonne avait péri avec son roi. Le peuple franco-normand allait implanter ses mœurs, sa langue, ses lois, sur celles des vaincus. Cette journée d'Hastings fit une révolution complète dans l'île britannique. Là commence l'histoire moderne d'Angleterre; là commence la nouvelle monarchie anglaise fondée par les vassaux de Normandie et de France. Il semble que les contemporains aient pressenti et jugé par instinct toute la gravité et la portée future de cette journée. Une comète avait paru annoncer quelque grand événement dans l'Occident. On attribua à son influence la disparution de la vieille nation anglo-saxonne. Nos chroniques françaises rédigées dans la taciturnité des cloîtres, qui souvent ne donnent au lecteur que quelques notions chronologiques retracées en manière d'index, abandonnent ici leur sécheresse habituelle; elles quittent le langage de la prose et prennent tout-à-coup un

---

(1) Wilhelm. Pictav.

langage sybillin pour chanter la chute des Anglais. (1) Ainsi la chronique de Reims, après avoir annoncé en forme d'obituaire la mort du roi de France, Henri Ier, fils de Robert, père de Philippe : *Obiit Henricus rex piissimus, pater Philippi*, se livre à un essor prophétique, et donne en ces deux vers l'hépéméride suivante :

Sexagenus erat sextus millesimus annus
Quum PEREUNT ANGLI, stellâ monstrante cometâ.

(2) La chronique de Sens qui n'est elle-même qu'un mémorial de cloître où l'on note la mort et l'avénement des abbés, la chronologie des rois, les disettes, la rigueur des hivers et les fléaux des tempêtes, cette chronique, en l'an 1066, change tout-à-coup de ton. Le moine annaliste, resserré dans cette triste annotation des temps qui ne lui permet pas même de construire un récit, de moduler une période, de décrire un événement politique, de rappeler les circonstances notables qui surviennent dans les intérêts de la première monarchie capétienne, dans les affaires de l'Eglise romaine, dans la succession des révolutions de l'Occident, s'arrête comme étonné et dominé par la grandeur de cette nouvelle phase historique. Il embouche la trompette héroïque :

Navibus instructus multis, velisque paratis,
Transiit hoc anno mare, fretus milite multo,
Consul Wilhelmus, multâ virtute notatus.
Anglos constanti victor virtute subegit.
Hoc ità perfecto, merito diademate sumpto,
Ipse coronatus, rex est ex consule factus.

---

(1) Chronicon rem.
(2) Chron. senon.

(1) Guillaume vainqueur retourna à Hastings à l'abri du fort qu'il avait élevé, pour y recueillir son armée et reformer ses rangs. De là il marcha sur Douvres qui lui donnait un port pour recevoir des secours du Continent, ravitailler ses milices, et entretenir une correspondance par mer avec la Normandie. Il avait appris qu'un peuple nombreux était renfermé dans cette ville, soit que le roi Harold l'eût pourvue d'une garnison, soit que, de tout le voisinage, les habitants y eussent cherché un refuge contre l'invasion normande. (2) Douvres, dit le biographe du duc Guillaume, est situé sur un rocher voisin de la mer; la roche, naturellement escarpée, a été taillée encore de main d'homme par le ciseau, de sorte qu'elle se présente partout à pic en forme de muraille à une extrême hauteur. Cette ville toutefois fit peu de résistance. Les assiégés parlaient déjà de capituler lorsque les hommes d'armes normands, qui craignaient de perdre l'occasion du butin, firent voler des feux dans la place. Des édifices furent consumés. Guillaume, appréhendant qu'un manque de foi, ou une exécution trop sévère, ne lui nuisît dans la suite de sa conquête, offrit le prix du dommage. Il eût même sévi contre ceux qui avaient lancé les feux si leur nombre et leur obscurité ne les eussent protégés. Il entra dans Douvres, passa huit jours à en réparer les fortifications, de manière à rendre la place inexpugnable et à en faire un lieu de communication sûre entre le royaume d'Angleterre et son duché. Ses soldats étaient atteints d'une dyssenterie causée par la mauvaise qualité de l'eau et

---

(1) Roger. Hoveden.
(2) Wilhelm. Pictav.

l'usage de viandes malsaines. Inébranlable au milieu de ces contre-temps, le duc ne pensa qu'à profiter de cette position pour rafraîchir son armée, procurer des soulagements aux malades, et apparemment encore tirer des renforts de Normandie. Ayant laissé une garnison dans Douvres, avec les hommes que la dyssenterie avait rendus impropres au service et qui devaient y soigner leur guérison, il se remit en route vers le centre du royaume. De la province de Kent, les habitants venaient à sa rencontre offrir leurs soumissions. A peine sorti de Douvres, il reçut leurs serments, prit des ôtages, se dirigea sur Londres. Mais à son second campement, surpris lui-même par la maladie, il fut contraint de suspendre sa marche durant quelques jours.

On voit que le duc Guillaume n'omettait aucun des soins d'un chef habile qui veut asseoir sa conquête. (1) Une troupe d'élite était chargée de lui préparer ses quartiers et de les fortifier devant Londres comme sous Hastings. Les capitaines qui commandaient cette avant-garde devaient exiger la reddition des peuples. Leur office, pour ainsi dire, était de déblayer le terrain, afin qu'arrivant à Londres, le conquérant n'eût plus qu'à poser la couronne sur son front. Lui-même, à peine convalescent, les suivit de près; mais il ne hâtait point sa marche. Il s'arrêtait de distance en distance à mesure que son avant-garde gagnait du terrain. « Guillaume; ajoute Albéric de Trois-Fontaines, s'avançait pied-à-pied, comme il convenait à un triomphateur, non plus en ennemi, mais déjà en roi. »

---

(1) Wilhelm. Pictav.—Roger. Hoveden.— Alber. tr. font. —Wilhelm. Gemet.

5

(1) Cependant les Anglais ne désespéraient point encore tout-à-fait du salut de leur monarchie. A la nouvelle du désastre d'Hastings et de la mort héroïque du roi Harold, les Grands de la nation saxonne et les principaux guerriers qui lui restaient s'étaient assemblés dans Londres. Le prélat Stigand, archevêque de Cantorbéry, chef de la nation durant l'interrègne, s'était mis à la tête de ce mouvement patriotique. Dans ce dernier witénagemot, d'un commun consentement, ils avaient élu roi le jeune Edgar, fils d'Edouard-le-Banni, petit-fils du roi Edmond-Côte-de-Fer, dont les droits avaient été violés par l'élection et l'avénement d'Harold l'usurpateur. Un nom seul survivait dans ce dernier héritier des conquérants saxons, adolescent sans génie et sans talents. Mais après la mort du guerrier en qui résidait la force militaire et l'autorité de la nation, la légitimité royale reprenait ses droits.

La cité de Londres était puissante par le commerce de la Tamise qui apportait dès-lors en son sein les richesses des pays lointains. Elle était peuplée de citoyens aguerris et industrieux. Au bruit de l'approche des Normands, les paysans y avaient afflué en si grand nombre, que l'enceinte des murs pouvait à peine les contenir. La force de la place, ses défenseurs qui venaient d'installer le nouveau gouvernement sous la présidence du métropolitain, semblaient devoir faire obstacle aux progrès du duc Guillaume, et lui imposer la nécessité d'une nouvelle victoire avant de ceindre la couronne.

Guillaume continuait sa marche sur Londres. Les cavaliers normands de l'avant-garde, ayant rencontré

---

(1) Wilhelm. Pictav.

quelques troupes de la garnison qui s'étaient aventurées hors des murailles, les chargèrent, les forcèrent de rentrer dans la ville. Puis se dispersant dans les environs, ils dévastèrent la campagne. Guillaume, apprenant la résolution des Grands et de la cité, n'osa donner l'assaut aux murailles. Il s'éloigna de Londres, passa la Tamise à Wallingford, envoya des détachements pour faire le dégât dans les comtés voisins. Mais bientôt, informé de la consternation qui gagnait de proche en proche et qui régnait déjà dans Londres, il se rapprocha de la cité royale, et en atteignit enfin les remparts avec toute son armée.

Alors se révéla la faiblesse intérieure de la nation anglaise. Cette dernière lueur d'un héroïsme qui s'était exhalé en quelques heures de combat, avait fait place à l'abattement. Tant d'invasions de pirates, tant de guerres civiles, de dominations étrangères, la lutte des deux peuples danois et saxon pour la possession de ce sol déchiré et ensanglanté, avaient amorti les esprits et éteint le patriotisme au fond des cœurs. C'est ainsi qu'il arrive à la suite des longues révolutions. Après avoir exalté les courages jusqu'à la frénésie, elles les laissent énervés et épuisés par un effort trop supérieur aux forces humaines. Les chefs de l'armée, les comtes des provinces, ceux même qui s'étaient mis à la tête de cette suprême tentative de la liberté saxonne, n'attendirent plus rien de leur nation ni d'eux-mêmes. Le métropolitain Stigand était venu trouver le vainqueur à Wallingford. Là, il fit sa soumission et son serment, et trahit ainsi, le premier, la cause de l'etheling Edgar qu'il avait fait couronner. Mais lorsque Guillaume parut sous les murs de Londres; les chefs de la cité vinrent à sa rencontre, lui remirent les clefs de leur ville et lui

jurèrent obéissance, ainsi qu'avaient fait les habitants de la province de Kent. Guillaume demanda des ôtages de leur foi qui lui furent remis aussitôt. Les prélats, ainsi que les Grands, lui offrirent la couronne, déclarant qu'ils étaient prêts à le reconnaître pour l'héritier du saint roi Edouard. Guillaume refusa d'abord l'offre des Anglais sous prétexte de consulter les barons normands auxquels il devait la gloire de son succès. La duchesse Mathilde de Flandre, son épouse, était absente; il ne voulait, disait-il encore, recevoir la couronne qu'avec elle. Mais le vœu unanime de l'assemblée militaire franco-normande entraîna bientôt son consentement; car tous ces aventuriers attendaient de lui leur fortune et souhaitaient promptement jouir de leurs travaux. Guillaume fit entrer alors dans Londres l'avant-garde pour préparer et munir de défenses la demeure qu'il y devait occuper. Il s'arrêta lui-même dans les faubourgs où il recevait les hommages des peuples. Sûr de sa conquête, et confiant en sa fortune, en même temps qu'il n'omettait rien pour l'affermir, le duc Guillaume chassait à l'oiseau, en toute sécurité, à travers le pays soumis, comme s'il eût parcouru les plaines de la Normandie.

Lorsque a sonné l'heure fatale de la première monarchie anglaise, une réflexion se présente à notre esprit. Comment cette nation, à qui l'on n'avait point contesté la vaillance et la fermeté militaire, parut-elle si aisément subjuguée? Comment put-elle subir sur un seul champ de bataille le joug d'un feudataire de la couronne de France et de quelques aventuriers de nos provinces? (1) Guillaume de Malmesbury nous l'apprend.

(1) Wilhelm. Malmesb.

Il nous dépeint la triste décadence, la profonde corruption où la nation anglaise était plongée. « Bien des années avant l'entrée des Normands, dit-il, les études des lettres et de la religion étaient mises en oubli. Les clercs, contents d'une faible teinte de latinité, en savaient à peine assez pour balbutier les paroles sacramentelles. Une personne instruite dans la grammaire était un prodige et un sujet d'admiration. On passait les nuits et les jours à s'enivrer dans les banquets. Les Anglais dévoraient leur substance et leur avoir sous des toits humbles et grossiers; bien différents en cela des Français et des Normands qui vivaient modestement dans des maisons amples et superbes. Puis venaient les autres vices, compagnons de l'intempérance et qui efféminent les ames. De là il advint qu'ayant fait tête à Guillaume par témérité et emportement de vaillance plus que par la science militaire, ils ont perdu leur patrie et eux-mêmes en un seul combat mal soutenu, et l'ont entraînée dans une commune servitude. En somme, les Anglais étaient alors vêtus de robes qui leur descendaient à moitié du genou; ils portaient les cheveux tondus, la barbe rase, leurs bras étaient chargés de bracelets d'or, leur peau stigmatisée de peintures; dans leur nourriture, ils se laissaient aller jusqu'à la crapule; dans leur boisson, jusqu'au vomissement. Ces derniers vices, ils les ont communiqués à leurs vainqueurs; dans tout le reste, ils en ont adopté les mœurs.

« Quant aux Normands, reprend l'historien saxon, s'il nous faut ici parler de cette nation, ils étaient alors, comme ils le sont encore aujourd'hui, vêtus d'habits magnifiques, de manière à exciter l'envie; ils usaient sans excès de mets délicats. Race d'hommes accoutumée à la guerre et qui ne pouvait vivre sans com-

battre, ils attaquaient l'ennemi avec vigueur; et lorsque leurs forces n'y suffisaient pas, ils avaient recours à l'artifice et à l'or pour corrompre. Dans leur pays, comme j'ai dit, ils élevaient de somptueux édifices, et vivaient eux-mêmes avec modération et épargne; jaloux de leurs égaux, s'efforçant de devancer leurs supérieurs, harcelant et fatiguant leurs vassaux, tout en les protégeant contre l'oppression et la rapine d'autrui; fidèles à leurs maîtres jusqu'à la première offense, pesant leur foi dans la balance du contingent, et changeant de parti au prix de l'or. Du reste, de toutes les nations la plus benigne, la plus clémente, ils traitaient les étrangers aussi honorablement qu'eux-mêmes; ils contractaient des mariages avec leurs sujets. A leur arrivée en Angleterre, ils y ressuscitèrent l'observance religieuse partout éteinte. Dans les villages, vous eussiez vu des églises, dans les bourgades et les villes des monastères s'élever avec un nouveau et merveilleux système d'architecture; vous eussiez vu notre patrie refleurir par des rites et des usages nouveaux, à tel point que tout homme opulent croirait avoir perdu un jour s'il ne s'était signalé par quelque acte de magnificence. » Ainsi, au témoignage du moine de Malmesbury, les Normands-Français, bien supérieurs à leurs voisins dans les arts de la civilisation, renouvelèrent l'Angleterre; cette contrée leur dut sa grandeur, son illustration, son architecture, sa réforme ecclésiastique, et jusqu'à son existence politique.

(1) Guillaume entra pacifiquement dans Londres; il

---

(1) Robert. de Monte. — Wilhelm. Pictav.

y fut reçu sans difficulté par les Grands, les prélats et les bourgeois de la cité. Il fut sacré et couronné le jour de Noël de l'an 1066 dans l'église de saint Pierre de Westminster où reposait le corps du saint roi Edouard. Le jour de cette cérémonie, Aldred, archevêque d'York, harangua les Anglais et leur demanda s'ils consentaient que Guillaume fût inauguré comme leur roi et seigneur. Tous les Anglais présents donnèrent leur assentiment à la demande de l'évêque par acclamation et attestation solennelle. Si cette proposition du prélat ne fut point accueillie avec allégresse (*hilarem consensum*), comme le prétend Guillaume de Poitiers, panégyriste et témoin de l'expédition, la supériorité normande, la gloire du triomphe, la terreur qu'imprimait la puissance et le génie du héros vainqueur, entraînèrent un consentement sans hésitation. Mais Guillaume ne se contenta point de cette élection des Anglais; c'est à son armée, c'est à ces braves barons de toutes les provinces de France qu'il était redevable de sa conquête. Là était sa force, là était aussi l'autorité et le droit de suffrage public. Il voulut donc que la voix de ses compagnons accompagnât celle du peuple soumis, légitimât son inauguration royale et consacrât sa conquête. Après que l'archevêque d'York eût parlé, l'évêque de Coutances reprit la parole, et s'adressant aux Normands : « Consentez-vous, leur dit-il, que votre duc soit proclamé roi des Anglais? » Tous les barons normands et français ayant répondu par une acclamation plus sincère sans doute que celle des Anglais, on procéda au sacre et au couronnement qui furent célébrés par l'archevêque d'York, attendu que le Saint-Siége avait constamment refusé à Stigand les honneurs du pallium. Mais il est à croire que la foi douteuse de

ce métropolitain établi par intrusion ou par une révolution politique dans la chaire du normand Robert, et le rôle équivoque qu'il avait joué sous les derniers règnes, le faisaient justement exclure de cette cérémonie sacrée. L'archevêque d'York plaça Guillaume sur le trône d'Edouard et lui mit la couronne sur le front, à la vue d'un grand nombre d'évêques, d'abbés et de seigneurs des deux nations.

(1) Maître de Londres et de l'Angleterre, couronné roi, le duc Guillaume voulut partager les dépouilles de la conquête avec les églises, les monastères de France, avec les compagnons de ses travaux. Le prix n'en appartenait pas à lui seul. Pour tant d'aventuriers qui avaient suivi sa fortune, les richesses de l'Angleterre étaient le salaire et le garant de la fidélité. L'Eglise avait béni son entreprise; elle seule pouvait en consolider les résultats. Il fallait donc, par reconnaissance comme par nécessité, lui faire hommage des prémices de la victoire. Il envoya au pape Alexandre et à l'Eglise romaine une somme énorme d'or et d'argent, avec le grand étendard d'Harold qui avait été pris dans la bataille d'Hastings, et qui représentait un champion combattant, brodé en or pur. Il adressa des offrandes considérables aux églises de France, d'Aquitaine, de Bourgogne, des croix d'or ornées de pierreries, des ornements ecclésiastiques, des vases, des métaux précieux. Mais de toutes les provinces de France, la Normandie fut avec justice la mieux rétribuée dans cette spoliation de l'île saxonne. Tant de dons étaient une preuve de la richesse des vaincus; car les historiens ont soin de nous

---

(1) Wilhelm. Pictav.

informer que cette terre, abondante en récoltes, était encore pleine de trésors qu'y apportaient les marchands étrangers. Dès le temps de Tyr et de Carthage, les îles Cassitérides avaient été le théâtre d'un important commerce; et, depuis l[illegible]s, ce grand marché de l'Angleterre n'avait point cessé d'être fréquenté par les négociants qui en tiraient l'étain, le plomb, des cuirs et des esclaves. Plus tard les arts de l'industrie y [illegible]aient prospéré. Notre historie[n] remarque à ce sujet que les femmes d'Angleterre excellaient par-dessus toutes les autres à manier l'aiguille et à tisser l'or; que les ouvriers de ce[tt]e nation travaillaient avec un fini admirable; en même temps que les navigateurs de toute nation lui apportaient les tr[i]buts de l'industrie étrangère. « Toutes ces merveilles de l'Angleterre, dit Guillaume de Poitiers, admirables par leur nombre, par leur nature et l'artifice de leur composition, honteusement dévorées par le luxe ou étalées avec ostentation par l'avarice, enrichirent les indigents et les monastères des diverses provinces de France. La générosité, la munificence du duc Guillaume, ajoute le biographe poitevin, furent encore aidées et favorisées par les tributs que les cités et les Grands vinrent de toutes parts offrir à leur nouveau maître. »

(1) Après son inauguration, il s'arrêta quelque temps dans Londres pour y régler le nouveau gouvernement. Les chroniques normandes tracent un beau tableau des voies qu'il prit pour établir une police régulière et maintenir l'ordre entre les vaincus et ses soldats composés de tant de nations diverses de France. « Il dis-

---

(1) Wilhelm. Pictav. — Orderic. Vital.

posa tout, dit Guillaume de Poitiers, avec prudence, justice et clémence. Il réprima par des édits convenables les chevaliers de noblesse inférieure et les simples soldats. Les femmes étaient à l'abri des insultes qu'elles ont souvent à subir des gens d'armes. La prostitution même des femmes impudiques était interdite. Il n'était permis aux soldats de boire dans les tavernes qu'avec modération; parce que l'ivresse engendre les querelles; et les querelles, l'homicide. Il réprima les séditions, les meurtres, le larcin, les rapines; contenant les peuples par les armes, et les armes par les lois. Il institua des juges pour imprimer le respect à la simple milice; des peines rigoureuses furent décrétées contre les délits des gens d'armes, et les Normands ne furent point assujettis à une règle moins étroite que les Bretons ou les Aquitains. Il ordonna que les ports et les routes fussent libres et ouverts au négoce, défendit qu'il fût fait aux marchands aucune injure. » Cependant, de même qu'il avait augmenté les fortifications de Douvres, afin d'avoir toujours un port sûr pour recevoir les flottes et les renforts qui lui viendraient de Normandie, il donna l'ordre d'ériger de nouveaux remparts à Londres et à Wincester; car il avait fait de la crainte le ressort de sa domination sur un peuple inquiet, indocile, séditieux, naturellement farouche, et qui n'avait cédé qu'à la force de ses armes. Il avait reconnu que ces moyens de terreur étaient ceux qui convenaient au génie de la nation saxonne. C'était le même peuple qui, à l'inverse des Francs et des Normands, ne s'était établi jadis dans sa conquête romaine que par l'extermination des anciens habitants. Londres surtout, disent nos annales, était rempli d'un peuple immense, d'un esprit mobile, et qu'il était nécessaire de contenir par l'effroi.

Il sortit de sa nouvelle capitale et s'arrêta à Barking, tandis que l'on construisait le château de Londres sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la Tour, et que ses milices dispersées dans l'île arrachaient les hommages des Grand et des cités. Dans ce campement de Barking, il parut véritablement le vainqueur de l'Angleterre. Une foule de thanes anglais lui formaient une cour avec les seigneurs normands et français. Il reçut entre autres en ce lieu la soumission de deux frères, Edwin et Morcar, puissants comtes du nord de l'Angleterre, qui, après la mort d'Harold, avaient partagé avec l'archevêque Stigand l'autorité du nouveau gouvernement saxon. (1) Il s'assura de leur personne comme de celle du métropolitain dont la foi équivoque et le génie corrompu lui avaient inspiré une juste défiance. Il garda près de lui le jeune étheling Edgar, l'orphelin roi, le dernier de la race royale saxonne, et assigna à cet adolescent un entretien digne de sa naissance. Il plaça dans toutes les villes fortes et les citadelles de l'Angleterre des capitaines venus des Gaules, *ex Galliis traductos*, ne se fiant avec raison à aucun des indigènes. Il leur distribua d'opulents bénéfices pour récompenser leurs services et leur fidélité. Il eut soin pourtant qu'ils n'opprimassent point le peuple vaincu; car, dans les commencements de sa conquête, Guillaume mêla à ces images de guerre et à ces précautions d'une domination récente, les lois de paix, les mesures d'une bonne police et d'une justice impartiale qui, seules, pouvaient rendre son autorité tolérable et accoutumer les peuples au joug étranger. « Aussi, dit le saxon Ingulfe, les

(1) Wilhelm. Godell. chr. ap. Bouq. t. XI, p. 282.

Grands et les thanes anglais, successivement domptés, écrasés malgré quelques résistances, se soumirent l'un après l'autre au nouveau roi. »

(1) Il donna le commandement de la ville de Norwich à Guillaume, fils d'Osberne, son bouteiller. Cette cité, située à quatorze milles de la mer, pouvait en tout temps recevoir les immigrations et les secours des Danois. La vue de ces anciens alliés et compatriotes, qui conservaient tant d'affinités dans l'île, eût pu exciter des soulèvements et nourrir l'indocilité du peuple anglais. La cité était riche, marchande, pleine d'une bourgeoisie audacieuse et turbulente. Guillaume en fit, avec Douvres, l'une des entraves du peuple anglais. En plaçant le fils d'Osberne dans Norwich, il le nomma en même temps son lieutenant dans toute la partie de l'Angleterre qui regarde le nord-est. Ce seigneur avait partagé avec le duc Robert-le-Magnifique les soins de l'éducation du bâtard Guillaume; c'était l'ami du jeune duc, son père nourricier, son compagnon d'enfance. Guillaume l'avait reconnu aussi brave que dévoué, habile dans le conseil, propre à la conduite d'une guerre aussi bien qu'au gouvernement de l'Etat. Il lui avait donné en Normandie le premier poste près de sa personne. Ce seigneur parut également cher aux Normands et redoutable aux Anglais. L'autre favori de Guillaume, son principal ministre, c'était Eudes, évêque de Baïeux, son frère utérin, fils comme lui de la bourgeoise de Falaise. Guillaume le commit à la garde du château de Douvres, au commandement du comté de Kent et de toute la côte méridionale qui regarde la

---

(1) Wilhelm. Pictav.

Gaule. Cette province était habitée par des hommes moins fiers, moins belliqueux que leurs compatriotes du nord de la Tamise, et les habitants de cette côte entretenaient des rapports journaliers de commerce avec les Belges leurs voisins. L'évêque Eudes de Baïeux portait avec la même facilité et la même dextérité le poids des affaires ecclésiastiques et séculières. « Dès sa jeunesse, dit Guillaume de Poitiers, il avait montré sa probité et sa prudence dans l'administration de son Eglise, et ses vertus épiscopales l'avaient fait prévaloir sur les vieillards. Dans les synodes, il avait fait admirer son discernement, la force de son jugement et son éloquence. Il veillait tout à la fois au bien-être et à l'embellissement de la Normandie (mais aux dépens des trésors du vaincu). Ce ministre de la conquête était plein de libéralité, et les Normands estimaient sa justice. Ce que l'on remarque en un siècle où la prélature était aussi guerrière que la noblesse, où les mœurs militaires eussent été presque excusables dans un prélat, frère du conquérant, c'est que jamais l'évêque de Baïeux ne porta les armes, quoiqu'il inspirât le respect et même la crainte aux hommes de guerre. Mais lorsque la nécessité l'exigeait, il savait diriger la guerre par un utile conseil, sauf l'honneur de la religion, autant du moins qu'il était possible de le maintenir, ajoute naïvement l'archidiacre de Lisieux en terminant ce portrait du frère de Guillaume-le-Bâtard. » Tels furent les deux principaux ministres du vainqueur de l'Angleterre, les deux hommes auxquels il confia le soin de sa conquête et la régence de l'île au moment de repasser l'Océan et de revoir son duché de Normandie. Ainsi s'exprime sur la politique du nouveau roi d'Angleterre le narrateur de l'expédition, poitevin de naissance. Car le duc Guil-

laume acquérait dans toute la Gaule des hommes habiles et à sa dévotion qu'il ne distinguait point de ses compatriotes normands. Le fils de la bourgeoise de Falaise avait égard surtout aux talents; les aventuriers les plus audacieux étaient à ses yeux les plus nobles.

(1) Sous cette feinte modération étaient cachées les sévérités du conquérant, les précautions ombrageuses d'une domination récente. Guillaume connaissait le peuple auquel il avait à faire. Si les Anglais, amollis par leurs vices, abattus par la tyrannie danoise, fatigués des longues révolutions, avaient pu succomber sous l'effort d'une seule bataille, néanmoins le caractère national ne pouvait être étouffé entièrement. L'opiniâtreté, la férocité, la dureté obstinée du Saxon, pouvaient un jour secouer le joug normand, si ce joug ne s'appesantissait jusqu'à amortir le naturel du peuple vaincu. Guillaume n'ignorait pas qu'il fallait, pour ainsi dire, substituer une nation à l'autre. Autrement sa conquête eût éprouvé tôt ou tard le sort de la domination danoise qui, à la longue, avait cédé à la réaction du génie indigène et d'une nationalité non domptée. Pour fonder le pouvoir de sa maison, ce prince, à vues fermes et justes, jugea d'un coup d'œil, mesura sans hésitation et atteignit tout d'abord les moyens qui devaient l'affermir. (2) Il employa tout son artifice et un soin constant à déprimer, à rabaisser les Grands et la noblesse d'Angleterre; regardant les fruits de la conquête comme son patrimoine et comme celui de sa nation, mettant sa volonté propre et l'enrichissement de ses vassaux au-

(1) Wilhelm. Godell.
(2) Id.



dessus des lois et de la justice. (1) A la vérité l'on ne peut tout-à-fait s'en rapporter au témoignage des vaincus pour apprécier le caractère du dominateur et le régime de la conquête. Le bâtard Guillaume, dit une chronique saxonne, « exila presque tous les évêques du royaume, fit mourir les nobles, livra les hommes de condition inférieure à la servitude, les rendit serfs de ses chevaliers, et força les femmes des indigènes à épouser les étrangers qu'il avait introduits dans l'île. » Sans doute ces violences ont été exagérées par la haine des opprimés. Nos annales françaises attestent qu'en subrogeant ses Normands et ses Français aux possessions saxonnes, Guillaume généralement respecta le sang et la vie des vaincus, jusqu'à ce qu'il fût contraint, par les rébellions réitérées, d'user des voies de rigueur. D'un génie dur et implacable, il n'était point né cruel. Il conserva toujours, tant qu'il le put, une image d'ordre et de régularité légale sous les formes âpres et violentes de la conquête.

Mais la conquête outrepasse ses bornes, et la répression des révoltes amène les confiscations et les châtiments. Guillaume vit éclater plusieurs soulèvements durant son long règne ; d'où vint insensiblement la ruine et l'expropriation des anciens habitants. Cette substitution des grandes propriétés de la nation anglaise aux familles françaises et normandes entraîna l'établissement du système féodal tel qu'il existait de l'autre côté du détroit ; ce qui n'eut point lieu sans bouleverser entièrement la législation saxonne, sans introduire en Angleterre les lois et les coutumes de Normandie. (2) Guil-

(1) Chr. Sax. ap. Bouq. t. xi, p. 215.

(2) Ingulf. et nota Bouq. ad Ingulfum.

laume avait d'abord confirmé les statuts du saint roi Edouard et des anciens rois saxons, compilés par ce pieux prince, statuts toujours réclamés par les Anglais dans les temps d'oppression et de détresse. Guillaume les fit même traduire dans la langue française, qui était celle des conquérants. Mais parmi ce mélange de lois saxonnes et d'usages normands, la loi féodale, qui réglait et maîtrisait toutes les autres, devait prévaloir par la transmission de tous les emplois ecclésiastiques et civils et de la plus grande partie du sol à la nation dominatrice; puis successivement, durant plusieurs règnes, à tous les aventuriers qui affluèrent du continent voisin. De là une conformité de régime et de législation entre le royaume et le duché.

(1) Après avoir assuré sa conquête en lui donnant pour gardiens deux habiles gouverneurs dont il avait éprouvé la fidélité et les talents, Guillaume pensa à revoir son duché de Normandie. Repassant le détroit, il voulait ne laisser derrière lui aucun sujet d'inquiétude. Guillaume revint à Pévensey, où était le rendez-vous de sa flotte. Il s'y embarqua au mois de mars de l'an 1067. Son expédition avait commencé en octobre de l'année précédente. Ainsi, en cinq mois, il avait mis fin à une expédition si belle, si bien conçue, et si importante par ses suites. Toute la noblesse anglaise était venue à cheval pour former sa cour et lui faire honneur à son départ. Il fit monter sur sa flotte l'étheling Edgar, l'archevêque Stigand, les comtes Edwin, Morcar, les principaux abbés de l'Angleterre, les fils des Grands de la nation, et un bon nombre d'autres personnages de

(1) Wilhelm. Pictav.

la première noblesse saxonne. En même temps qu'il ôtait par là à la nation domptée des chefs de révolte et de ralliement, sur qui elle eût toujours eu les yeux quand la tyrannie étrangère s'appesantissait, il se procurait des ôtages qui lui répondaient de la fidélité du reste de la nation. Dans ce même lieu, il distribua des récompenses militaires, c'est-à-dire les dépouilles opimes des vaincus, à ceux de ses compagnons qui regagnaient leurs foyers, afin qu'ils pussent étaler aux yeux de leurs compatriotes les fruits de leur victoire et de sa munificence.

A son arrivée, toute la Normandie, ivre de joie, accourut pour contempler le vainqueur. Partout on dressait des appareils de triomphe. Les habitants des villes et des moindres bourgades se pressaient sur sa route et partout où ils pouvaient appercevoir leur duc devenu le monarque de l'Angleterre. Mais dès qu'il toucha les murs de Rouen, femmes, vieillards, enfants, tous poussaient des acclamations à sa gloire. Les monastères, le clergé, comblés de ses dons, en or, en argent, en missels, en ornements sacerdotaux, disputaient d'honneurs et de témoignages d'admiration envers ce grand et heureux prince. Guillaume, à son retour, visita les églises et les abbayes de son duché dont il avait mérité les bénédictions en dépouillant les autels d'Angleterre.

(1) Aux approches de l'hiver de l'an 1067, Guillaume repassa en Angleterre et commença à partager les terres entre ses guerriers. Il imposa des subsides considérables aux habitants. Il fonda sur le lieu où il avait combattu

---

(1) Henric. Huntindon. — Roger. Hoveden. — Robert. de Monte. — Wilhelm. Gemet.

un monastère dédié à la Trinité et à S. Martin, et qui fut nommé l'abbaye de la Bataille.

(1) De même qu'il livrait les comtés et les offices de la couronne à ses Normands, il fit dégrader un grand nombre d'évêques et d'abbés, afin de transmettre encore à ses compagnons les monastères et les prélatures. (2) Sous prétexte de purger les lieux saints des clercs et des moines qui vivaient contre la règle, il assembla divers conciles. Il donna l'archevêché d'York à Thomas, chanoine de Baïeux, et celui de Cantorbéry au fameux lombard Lanfranc, abbé du Bec. Le conquérant qui agissait si violemment en dépossédant les prélats d'Angleterre, était habile dans ses choix; il plaçait aux premiers rangs les hommes de distinction et de mérite qu'il attirait de toutes les provinces de France et même d'Italie. (3) Roger Hoveden, historien anglais, remarque qu'il retint dans une prison perpétuelle plusieurs des prélats et abbés anglais qu'il avait déposés, de peur qu'ils ne troublassent le royaume par leur ascendant sur l'esprit des nationaux. Les soulèvements qu'il avait eu à réprimer, et que suscitait la sévérité de son gouvernement, l'avaient rendu méfiant. Ces mêmes rébellions, comme nous l'avons vu, lui servirent de prétexte à diverses reprises pour appesantir son joug, aggraver les tributs, confisquer les terres, jusqu'à ce qu'il eût fait passer aux étrangers tous les offices ecclésiastiques et civils et presque tout le sol de l'Angleterre.

---

(1) Roger. Hoved.
(2) Chron. sax.
(3) Roger. Hoved.

(1) Telles étaient la vigilance et l'habileté de son administration, ou tels, si l'on veut, les ombrages de sa tyrannie, qu'il lui sacrifia même les droits légitimes et les libertés de l'Eglise. Il devait beaucoup à l'Eglise romaine qui avait béni ses armes. En France comme en Italie, les Normands étaient les appuis et tout à la fois les protégés du Saint-Siége. Néanmoins Guillaume exigea que ses prélats, institués dans les chaires d'Angleterre, ne pussent recevoir des lettres de Rome sans sa permission. Il ne souffrait point qu'ils lussent les dépêches communiquées du Siége apostolique, avant que lui-même les eût vues et examinées.

Mais pour établir ce nouvel ordre de gouvernement, il fallut tendre tous les ressorts de la domination. Aussi Guillaume tira plusieurs fois du continent de nouvelles milices afin d'étouffer les séditions et d'abattre toute résistance de la part du peuple anglais. (2) Encore en l'an 1085, dix-huitième de son règne sur l'Angleterre, il repassa de Normandie dans l'île, dit Henri d'Huntingdon, annaliste anglais, avec une si nombreuse armée de Français, de Normands et de Bretons, qu'il était surprenant que cette terre pût les nourrir : *tanto exercitu Francorum, Normannorum, Britannorum, quod mirum videbatur quomodo hæc terra pascere eos posset.* (3) Il envoya des officiers de justice dans toutes les provinces d'Angleterre pour faire la description de tous les biens des villes, des seigneurs, des particuliers, et connaître exactement le revenu de chaque domaine, travail pro-

---

(1) Eadmer. Cantuar.
(2) Henric. Huntindon.
(3) *Id. ibid.*

digieux, contenu dans un livre qui subsiste encore, travail qui suppose un génie de finance et d'administration qui ne peut guère être égalé que par la science fiscale de nos jours. (1) Enfin l'on sait, par le témoignage d'Ingulfe et d'autres historiens, que Guillaume voulut abolir en Angleterre la langue teutonique et y substituer la langue française qui était celle du peuple conquérant. Les tribunaux, la Cour, l'armée, la loi féodale dans son texte, l'Eglise elle-même, ne connaissaient plus que le langage du vainqueur. Et en effet, comme tous les postes ecclésiastiques et laïcs se trouvaient entre les mains d'hommes de langue et d'origine française, l'idiome de cette nation devenait de toute nécessité la langue publique. Guillaume ordonna qu'elle fût enseignée et voulut qu'elle devînt encore celle du peuple vaincu. Il pressentait par l'instinct de la tyrannie que la langue d'un peuple fait partie de lui-même, et que le vaincu n'est jamais parfaitement soumis tant qu'il conserve son propre idiome; car cet idiome lui rappelle sans cesse son antique liberté, ses origines propres, enfin une vie individuelle de peuple dont la langue est, pour ainsi dire, le signe caractéristique et l'empreinte conservatrice.

(2) Cette arbitraire fusion, cette transmutation d'un peuple en un autre, l'entretien des armées, les confiscations, la dépossession du sol, amenèrent des misères bien grandes. L'oppression fut extrême. Guillaume, rude et impitoyable à ceux qui résistaient, quoique ami d'une certaine justice extérieure, n'avait point prévu

---

1) Ingulf. et not. Bouq.
2) Marian. Scot. chron. — Roger. Hoved.

sans doute lui-même les rigueurs auxquelles il fut contraint par les fréquentes révoltes et par le besoin d'asseoir son autorité. L'indigence à laquelle fut réduit le peuple anglais causa de telles famines que l'on se reput de chairs de cheval, de chien, des nourritures les plus immondes, et même, dit-on, de chair humaine. Cependant l'étranger épuisait la substance de l'Angleterre, et consumait les fruits de cette terre abondante sur le champ qu'il avait conquis, dans le château fort qu'il s'était bâti.

(1) Et Guillaume toutefois ne voulait de sévérités que celles qui étaient nécessaires pour fonder la tyrannie même. Du reste il exigeait que la loi régnât. (2) Il fit de sages réglements pour réprimer le vol, l'homicide, les maléfices, extirper la licence. « Cet habile prince, disent nos annalistes, ayant subjugué et dompté tous ses ennemis, fit enfin jouir son royaume de l'abondance et de la paix. Tel était l'ordre qu'il y avait établi, tel le respect qu'inspirait sa justice, qu'une jeune fille chargée d'or eût pu traverser l'île, seule et en toute sécurité, d'une mer à l'autre. » Mais était-il possible que tant d'aventuriers, souvent nourris dans la pauvreté, habitués à la rapine, et qui, refoulés du continent par leur mauvaise fortune, n'étaient point même nés tous sous le toit féodal quoiqu'ils dussent bientôt former la noblesse d'Angleterre, était-il possible que de tels hommes usassent avec modération de leur récente richesse? Comme ils l'avaient acquise par l'usurpation, par le dol même et le larcin, ils la maintenaient par la violence, et

(1) Wilhelm. Godell. chron., t. XI, p. 282.
(2) Wilhelm. Pictav.

en jouissaient avec l'insolence des parvenus. Voilà quel était l'état de l'Angleterre, en dépit des panégyriques que les historiens normands et français ont tracés de leur duc Guillaume-le-Conquérant.

Guillaume, vainqueur de l'Angleterre, arracha encore des soumissions et des hommages féodaux aux Ecossais et aux Gallois.

L'expédition de Guillaume est l'un des plus grands événements du moyen âge; elle ouvre, à notre avis, l'ère de l'histoire moderne. Jusque-là l'Angleterre est confinée dans son île; c'est alors qu'elle apparaît sur la scène de l'Occident. La conquête française renouvelle tout, mœurs, lois, religion, institutions, langage, jusqu'au sang anglo-saxon. Nous avons vu, de l'aveu des historiens anglais contemporains, que ce peuple, dans sa demi-barbarie, était arrivé prématurément à l'âge de la corruption. C'était pour ainsi dire la décadence morale des Goths d'Espagne, lorsque l'approche d'une expédition africaine fit disparaître en un instant chez eux la liberté publique, la monarchie, la race même des rois. Il n'était de remède pour le Saxon que dans la conquête. Car la dépravation dans la barbarie est la mort des nations. Et quel moyen de relever ce qui manque à la fois par la nature et par l'art, ce qui n'a plus le nerf et l'élément originel de la puissance, et n'a point acquis les lumières qui tiennent lieu de la force? Le sang français, mêlé au sang saxon, y infusa un germe nouveau; ces qualités ardentes, belliqueuses, vives et expansives, mélangées à la ténacité et à l'obstination du Saxon, en firent un tempérament singulièrement propre à toutes les grandes choses, au développement de toutes les facultés qui honorent l'esprit humain. Mais pour accomplir cet œuvre, il fallut un long exercice de la

domination normande; il fallut que la masse des premiers conquérants se recrutât sans cesse par l'arrivée de nouvelles colonies d'aventuriers qui accouraient pour chercher fortune sur ce sol dévoué à l'exploitation du fort. Aussi, dans les premiers âges de la nation anglaise régénérée, on doit remarquer que, non-seulement ses princes et ses rois, les plus illustres qui aient gouverné aucune nation, mais tous les grands hommes de l'Angleterre normande, guerriers, hommes d'état et prélats, furent de sang français et d'origine française. Nonobstant l'habileté dès-lors reconnue des Saxons dans les arts de l'industrie, la haute supériorité d'intelligence des Normands, leur culture bien plus avancée, se prouvent par la composition même de la langue anglaise, où tout ce qui tient à l'ordre intellectuel dérive de l'élément français, tandis que les images et les mots qui appartiennent à la nature matérielle naissent de l'élément teutonique.

Quelles qu'aient été l'oppression et la servitude présentes, cette période du moyen âge (âge héroïque de la France qui donne alors ses plus grands hommes à l'Occident et va bientôt enfanter les gigantesques expéditions de la Terre-Sainte), cette période fut donc aussi l'origine de la nouvelle nation anglaise, le principe du rôle important qu'elle joua, depuis, sur la scène du monde. (1) Tout fut admirable dans l'expédition de Guillaume, le plan, le dessein, l'exécution et les grandes conséquences qui en résultèrent.

Les Anglais toutefois vouèrent une haine profonde, invincible, à ce prince auteur de leur civilisation et

(1) Art de vérifier les dates.

de leur influence continentale. Le souvenir de la conquête et des persécutions qui l'avaient accompagnée laissa dans cette île, et dans les cœurs de ce peuple jaloux et peu oublieux, des traces indélébiles de ressentiment et de vengeance, dont la source est bien éloignée, dont les effets subsistent. Le nom français devint odieux à l'Angleterre. Plus le succès de la conquête avait été plein et entier, moins l'Angleterre pouvait pardonner son humiliation et sa servitude au peuple qui avait fait dans l'avenir sa restauration et sa gloire. En vain ses plus illustres familles se vantaient d'une origine normande et française. Lorsque l'intérêt anglais et l'idiome saxon eurent repris l'ascendant, le ressort longtemps comprimé réagit. Les trophées de Guillaume et des vassaux français ont produit la longue rivalité de l'Angleterre et de la France. Ainsi la soumission de la Germanie et les immenses conquêtes de Charlemagne ont opéré, après la mort du grand empereur d'Occident, le démembrement des Gaules, séparé du royaume de France les provinces lotharingiennes, plaie profonde, douloureuse, qui a mutilé pour bien des siècles cette monarchie, et qui n'est point encore fermée.

QU'EST-CE QUE LA LOI?

PETIT DIALOGUE, ENCORE RENOUVELÉ DES GRECS.

Qu'est-ce que la loi? Cette question n'a plus de mystères pour personne. Depuis bientôt trente ans, nous avons creusé si avant dans la philosophie de la politique! Le premier jouvenceau, législateur en espoir, tient toute prête une réponse d'une merveilleuse profondeur; et, tandis qu'il me la lance à la tête, je le vois sourire de pitié devant le pauvre auditeur, ébahi d'une sagacité si précoce. Jeune homme, j'aime parfois cette noble assurance; votre espoir peut être légitime. Je ne sais même si, en ce moment, la hardiesse, l'outrecuidance de votre esprit, n'a point passé dans le mien. Oui, c'est peu de me prosterner devant votre génie, je me fais aujourd'hui complice de votre amour-propre; et, pour en assurer le très-légitime triomphe, je veux vous révéler un grand secret. Aux plus incrédules je prouverai d'une manière irrécusable combien vous avez raison de vous donner de grands airs en présence de ces magistrats, de ces administrateurs, qui ont usé leur faible intelligence sur d'aussi faciles problèmes. C'est un guerrier-philosophe, un grave historien, c'est Xénophon lui-même, mon maître (je n'ose dire, le vôtre) dont je vais emprunter la voix. Peut-être reconnaîtrez-vous que cette Grèce antique, tant dédaignée, ne laisse pas de donner parfois d'assez bons enseignements à la jeune France. L'un des interlocuteurs que l'élève et l'ami de Socrate met en scène dans le premier livre de ses Mémoires sur ce sage, est le célèbre Périclès, ce

citoyen-roi, qui s'était fait un trône de la tribune. Il faut croire que le moment où il le fait parler n'est pas celui où le grand homme d'Etat, aussi préoccupé que l'est un de nos ministres quand la Chambre va discuter son budget, se creusait le cerveau pour savoir comment il rendrait ses comptes. L'autre personnage est Alcibiade, son jeune et élégant pupille.

Il avait votre port, vos yeux, votre langage,

vos prétentions peut-être, et votre superbe malice. Mais il est temps de les laisser parler.

ALCIBIADE.

« Dites-moi, Périclès, pourriez-vous me donner quelques notions de ce qu'on appelle *loi?*

PÉRICLÈS.

Sans doute, et les notions les plus complètes.

ALCIBIADE.

Instruisez-moi donc, au nom des dieux! J'entends dire souvent : *Voyez-vous tel citoyen? il observe religieusement les lois*. Or, sans savoir ce qu'est la loi, comment mériterait-on cet éloge?

PÉRICLÈS.

Deux mots, mon cher Alcibiade, vont satisfaire ta curiosité. La loi est tout ce que le peuple assemblé a revêtu de sa sanction, tout ce qu'il ordonne ou défend.

ALCIBIADE.

Et qu'ordonne-t-il? le bien ou le mal?

PÉRICLÈS.

Le bien, par Jupiter! jeune homme; le mal, jamais!

ALCIBIADE.

J'entends. Mais, si ce n'est pas le peuple; si, comme dans l'oligarchie, ce sont quatre à cinq cents particuliers ligués, qui prescrivent ce que tous doivent faire, quel nom donner à leurs décisions?

PÉRICLÈS.

Dès que la portion de citoyens qui gouverne a ordonné, il y a loi.

ALCIBIADE.

Si donc un usurpateur, un tyran, dicte sa volonté au peuple, c'est encore une loi?

PÉRICLÈS.

Oui, puisqu'elle émane de celui qui commande.

ALCIBIADE.

Je m'étais bien trompé, je le vois, sur le caractère de la violence et de l'illégalité. Jusqu'à ce jour, elles me semblaient produites par l'emploi de la force substitué à celui de la persuasion.

PÉRICLÈS.

Eh! c'est précisément cela.

ALCIBIADE.

A la bonne heure! mais arrivons, s'il vous plaît, aux conséquences. Le tyran, qui courbe violemment les citoyens sous ses caprices, renverse donc les lois?

PÉRICLÈS.

Il est vrai. C'est moi qui avais tort d'appeler lois les ordres d'un despote qui n'a pas obtenu l'assentiment national.

ALCIBIADE.

Et, lorsqu'une oligarchie décrète ses volontés sans l'aveu de là multitude, n'appelez-vous pas violence un tel résultat?

PÉRICLÈS.

Règle générale, Alcibiade: tout ce qu'on arrache par la contrainte est un acte violent, et non une loi.

ALCIBIADE.

Fort bien! encore un pas. Nous sommes seuls, je puis tout dire. Dans notre admirable démocratie, si adroitement muselée par la main que voilà, la multitude, nous écrasant de sa majorité, nous autres riches, ne daignait pas même, dans ses exigences, demander notre aveu. Etait-ce alors le règne de la loi ou de la violence?

PÉRICLÈS.

Assez, mon jeune ami, assez! A ton âge, nous étions forts sur ces difficultés; nous aimions à subtiliser, à sophistiquer, comme tu fais à présent. Décidément Socrate, cet insidieux questionneur, te gâte l'esprit; et je soupçonne fort Aspasie d'être sa complice.

ALCIBIADE.

Je me corrigerai. Ah! mon cher tuteur, que n'ai-je pu vous entretenir dans ces temps heureux où, en finesse d'esprit, vous vous surpassiez vous-même! »

STIÉVENART.

ÉLOGE DE M. RIAMBOURG,

PAR M. NAULT.

Un homme vivant peut à tous les moments du jour me contraindre à révoquer ce que je pense de lui et ce que j'en veux dire; un mort est à moi sans réserve, je le pèse en assurance, et si ma balance est juste, je le mets à sa valeur.

Anonyme.

M. RIAMBOURG.

L'homme de lumières et de vertu, dont j'ai prononcé le nom, a laissé parmi tous ceux qui l'ont connu un souvenir que le cours des années n'a point effacé. Ses écrits témoigneront longtemps encore de la profondeur de son esprit, du noble but de ses travaux. Dans quelques pages jetées en avant de ses œuvres, une plume brillante et forte a mis en relief le magistrat, le philosophe, l'homme privé; et le portrait est d'une ressemblance parfaite. Pourquoi donc louer M. Riambourg dont le nom seul rappelle un éloge? Pourquoi? parce qu'aucune voix ne s'est encore élevée au sein de l'Académie pour y honorer par un hommage public la mémoire d'un homme que l'Académie peut placer à côté des plus beaux noms qui l'ont illustrée; parce que cet hommage public à la mémoire d'un mort est pour l'Académie de Dijon une dette dont elle doit s'acquitter dans l'intérêt des vivants. N'est-ce pas en effet le plus bel usage que nous puissions faire de cette solennité, le plus

digne, le plus moral que d'y exciter le souvenir d'un grand exemple et d'utiles leçons? J'entreprends une tâche dans laquelle je serai soutenu par tout ce qu'il y a de nobles cœurs et d'esprits élevés, c'est dire par un concours unanime dans cette honorable assemblée.

M. Riambourg avait dans l'ame un sentiment auquel tous les autres étaient subordonnés, le sentiment du devoir; il avait dans l'esprit une idée fixe vers laquelle convergeaient toutes les autres, la recherche du vrai. Au sentiment du devoir appartient l'homme public, l'administrateur et le magistrat; à la recherche du vrai se rattache le philosophe et l'écrivain.

Ce n'est point dans cette enceinte qu'il est convenable de mettre au grand jour l'administrateur et le magistrat. La vie publique de M. Riambourg appartient à l'honorable Cour de justice dont il a fait l'ornement. Je dois m'en taire ici et laisser dans l'ombre toute une moitié d'une vie si bien remplie. Je ne considère point en ce moment l'homme du *devoir,* mais seulement l'homme du *vrai :* le philosophe et l'écrivain.

Cet esprit généralisateur allait droit en toute chose à la source. Dans son élan vers le vrai, il dut s'attacher à l'idée qui domine tout, d'où découlent tous les rapports dans l'ordre social et la règle de la vie humaine en vue du temps et par delà. La question chrétienne en un mot fut la préoccupation de sa vie.

Cette grande question, Messieurs, dans les régions de la philosophie, s'est vue réduite de nos jours à des termes simples et précis. Elle est aujourd'hui débattue entre des hommes qui pensent que le Christianisme n'est que le *vrai relatif* et des hommes qui croient qu'il est le *vrai absolu :* aux yeux des premiers, vérité in-

complète qui suit les phases du progrès; aux yeux des autres, vérité éternelle qui a tout résolu dans la science de Dieu et dans celle de l'homme.

Au commencement de ce siècle, la division était plus tranchée et le débat plus compliqué. C'était alors une opinion arrêtée parmi les adversaires de la religion que le Christianisme erroné dans sa base, ses pratiques et sa loi, avait été un écart malheureux dans la civilisation des peuples, un accident fatal dans les destinées humaines, un obstacle au progrès dont on ne pouvait trop complétement effacer la trace. Cette appréciation de l'institution chrétienne, qui ferait sourire aujourd'hui les esprits de quelque portée, était le fruit, vous le savez, de l'incrédulité légère et passionnée du dernier siècle.

Une voix dont l'éclat domina toutes les autres entreprit de réhabiliter le Christianisme dans les deux facultés actives de notre ame, le sentiment et l'imagination: ce fut l'œuvre de celui qui célébra son *Génie*. Des esprits graves, en tête desquels il faut nommer les de Maistre et les de Bonald, voulurent le justifier devant le tribunal de la raison. M. Riambourg prit son rang dans cette phalange.

Dès sa jeunesse, il voulut aussi être un apologiste de la religion. A cet âge *du long espoir et des vastes pensées*, comme a dit le poète, M. Riambourg conçut le dessein d'un ouvrage dont les développements devaient occuper toute une vie. Il se proposa de déduire la vérité de la religion de la triple considération de l'essence des idées, de l'enchaînement des faits, des affections de l'ame. Puis, disposant le plan de son œuvre dans un système de déductions logique et complet, il voulait successivement établir que la religion est possible, qu'elle est probable, qu'elle est prouvée: qu'elle est

possible contre la répugnance à croire ses mystères; qu'elle est *probable* selon la condition de notre nature; qu'elle est *prouvée* par les témoignages concordants de l'histoire et de la science.

La nécessité de prendre un état si impérieuse pour la plupart des hommes, et les hautes fonctions qu'il eut à remplir dans la vie publique l'entraînèrent dans des travaux et des distractions qui l'écartaient de sa pensée dominante. Mais son grand dessein, parfois suspendu, jamais ne fut abandonné. On voit même par un réglement de vie que cet homme de foi et de discipline s'était à lui-même imposé, qu'il avait marqué dans chaque jour une heure fixe pour revenir à son travail, sa grande affaire et sa consolation. Ce fut à cette préoccupation de sa vie que M. Riambourg a dû la perfection du *sens métaphysique* dont la nature avait déposé le germe dans son esprit; ce fut aux recherches profondes dans lesquelles il était engagé qu'il a dû les connaissances qu'il avait amassées dans la théologie, la critique, l'histoire et la philosophie. Cette tête forte était comme un arsenal muni de toutes armes, prête incessamment à faire jaillir la lumière sur toute question philosophique ou religieuse agitée dans la polémique.

En l'année 1827, une société littéraire de Paris mit au concours le tableau général des variations de la philosophie. Ce beau sujet rentrait dans le grand travail de M. Riambourg; on peut croire même qu'il en formait un chapitre. Le philosophe, répondant à l'appel qui lui était adressé, eut l'idée heureuse de présenter un tableau animé des contrariétés de la philosophie antique en mettant en scène les principaux chefs de secte qui disputent entre eux sans pouvoir arriver à asseoir en principe le fondement de la certitude. Anacharsis

l'ancien, témoin muet du débat, clot cette scène par une allocution chaleureuse dans laquelle il reproche à ces sages si vantés d'avoir consumé le temps et les forces de leur esprit à poursuivre la vérité pour ne saisir qu'une ombre. Telle est *l'Ecole d'Athènes*, ouvrage de conscience et d'une ingénieuse érudition, qui représente au naturel le travail de l'esprit humain dans la société antique, et met à nu l'impuissance de la raison, quand elle s'élance seule et sans guide à la recherche de la vérité.

M. Riambourg, dans cet ouvrage qui fut couronné, avait montré le faible de la raison humaine par l'ancienne philosophie. La nouvelle avait-elle été plus heureuse en son essor? C'est ce qui restait à examiner. L'occasion fut bientôt offerte au critique de donner suite à son beau travail en convainquant d'une impuissance égale les efforts du rationalisme chez les modernes philosophes. Vers le temps où il publiait l'*Ecole d'Athènes*, une société de jeunes savants concentrés dans Paris, forts d'un talent naturel exercé par l'étude et la méditation, fondait un recueil périodique pour y déposer ses doctrines. Ces novateurs, de leur autorité privée, déclaraient le vieux dogme fini et l'antique foi sans but. Ils se disaient en possession de la vérité philosophique qu'il appartenait à la seule raison de constituer, et ils allaient sans détour la mettre en lumière. À deux mille ans d'intervalle, même entreprise du rationalisme, même assurance et mêmes promesses. Une tribune opposée fut dressée en face du *Globe*; M. Riambourg l'occupa contre l'*Ecole de Paris*.

Dans une série d'articles marqués d'une dialectique mâle et sévère qui rappelle Port-Royal, il montra que les nouveaux apôtres de la raison s'embarrassaient d'a-

bord dans deux systèmes de philosophie contradictoires : l'*Eclectisme* et la *Doctrine écossaise*. Puis, les serrant de plus près dans ce dernier système où ils s'étaient retranchés, il fit voir que cette doctrine exotique, réduite à la méthode expérimentale comme les sciences naturelles, laissant en dehors de ses timides inductions le monde méthaphysique, l'ame de l'homme et Dieu, n'était qu'une philosophie stérile et courte, un vestibule sans issue qui ne mène l'homme à rien de ce qu'il lui importe de savoir. Ainsi, non moins présomptueux que les anciens philosophes et toutefois mieux avertis, les derniers venus promettaient tout sans donner rien; vérifiant pour leur part dans leur vaine témérité le mot profond du roi-prophète : *Diminutæ sunt veritates à filiis hominum*, les vérités ont été diminuées par les enfants des hommes (1) ; démontrant eux-mêmes à tous les cœurs droits, par une seconde et décisive épreuve, que la vérité, dans son essence, n'est point une conquête de la raison, mais un dépôt que celle-ci doit garder, impuissante qu'elle est, si elle le dissipe ou l'altère, à le remplacer jamais.

Cette grave polémique amenait naturellement M. Riambourg à la conception d'un autre ouvrage qui devait en être le complément : *Rationalisme* et *Tradition*. Comme on l'a justement dit, ces mots sont *les deux pôles du monde philosophique* (2). Toute la question controversée vient aboutir là : Insuffisance de la raison dans son indépendance ; la tradition nécessaire pour mettre l'homme en possession du vrai. Dans le savant ouvrage qui porte ce titre significatif, M. Riambourg va droit

---

(1) Ps. xi, 2.

(2) Introduction aux *Œuvres philosophiques*.

au but en entrant en matière. Il montre la tradition, dans le livre sacré des Hébreux, revêtue des caractères d'ancienneté, d'authenticité et d'autorité qui commandent l'attention, la confiance et le respect. Il examine ensuite les traditions déposées dans les livres réputés sacrés chez les anciens peuples, Perses, Indiens, Chinois; il fait voir que le *Zendavesta*, les *Vedas* et les *King* ne peuvent, sous aucun point de vue, soutenir le parallèle avec la Bible. Puis, après avoir expliqué l'origine et les phases de l'idolâtrie, il signale les deux apparitions du rationalisme dans le monde. Quand il en vient à la dernière dont il suit la trace jusqu'à nos jours, il attaque le rationalisme contemporain sous ses formes diverses et montre son insuffisance et son inanité, ramenant ainsi de vive force son lecteur au point de départ où il l'avait placé, à la tradition hébraïque, à la révélation de Dieu.

Quand ce bel ouvrage parut, tous les esprits graves en reconnurent la force et la portée. Et pourtant il restait à faire à l'auteur pour donner la perfection à son travail. Il avait omis, dans le tableau des égarements de la raison, le panthéisme, antique et vivace erreur dont il lui fallait faire justice. Il se réservait encore d'approfondir la critique des livres sacrés chez les peuples payens. Mais accablé de travaux que la renommée de ses lumières imposait à sa méditation, réclamé de toutes parts pour prêter aide et assistance à la vérité militante et répondant à tout, il n'avait pu, dans un premier jet, donner la plénitude à son ouvrage. En vue d'une édition plus ample, il avait la plume à la main sur les traditions chinoises quand la mort est venue. Ce constant défenseur de la vérité a été frappé debout, au fort du combat, laissant vide une place qui n'est point

occupée. Le grand apologétique est resté à l'état de matériaux. Le livre du rationalisme et de la tradition est demeuré imparfait dans ses développements. Mais tel qu'il est, ce livre, avec l'*Ecole d'Athènes* et l'*Ecole de Paris*, forme une démonstration concluante. Il y a dans cette trilogie, pour tout esprit méditatif, une philosophie complète : œuvre d'érudition solide et de raison lumineuse qui met l'auteur au premier rang des philosophes du siècle et lui assure un tribut de reconnaissance chez les amis de la vérité.

On a dit de cet homme si éminent par la pensée et la force de déduction que le style, dans ses ouvrages, ne répondait pas toujours à la valeur du fond : critique plus légère que judicieuse. M. Riambourg, par l'austérité de ses principes et la gravité de ses travaux, se tenait à l'opposé de ce fétichisme de l'art que l'on a justement reproché à la moderne école. Il eût regardé l'amour exclusif de la forme comme une idolâtrie ridicule. L'art n'était à ses yeux qu'un instrument docile au service de la vérité. Mais la sévérité de son goût ne l'empêchait pas d'apprécier dignement chez nos maîtres, et de mettre à profit pour lui-même ce que l'art bien entendu donne de valeur à la pensée. Il admirait Pascal et Chateaubriand. L'attrait qui le portait vers la profondeur incomparable du premier le laissait sensible à l'éclat du second. Convaincu que dans les productions de l'esprit la forme suit le fond, il tenait pour certain que ce qui est bien pensé est ordinairement bien dit, et que ce qui est admirablement pensé est toujours admirablement dit. Ses écrits fourniraient plus d'un exemple à l'appui de la justesse de sa rhétorique. Son style, avec de rares négligences échappées à la candeur de son travail, est simple, chaud, nerveux et toujours vrai. Il a

le cachet d'une inspiration franche et un mérite prisé avant tout par les connaisseurs, celui d'être original.

M. Riambourg avait quelque chose de si *personnel* qui tenait à son caractère propre que, pour ceux qui l'ont connu, son nom rappelle à l'instant sa pose, son geste, son regard et tout son moral qui fut un type, à une époque où dans nos mœurs, ce qu'il y eut de plus rare ce fut un caractère fortement trempé. Si j'entreprenais de le dépeindre à ceux qui ne l'ont point connu, je leur dirais : « Figurez-vous un homme si ferme dans » ses principes, si égal dans ses sentiments, si assuré » dans sa conduite que l'on peut prévoir au juste ce » qu'il fera ou dira dans une conjoncture difficile, et la » prédiction en est infaillible. Cet homme est modéré » dans ses désirs, ardent dans la poursuite du bien, » zélé pour ses amis, mais pour les maintenir dans la » voie droite, quoiqu'il ne soit pas insensible aux pros- » pérités honnêtes qui leur arrivent. Il jouit des respects » qu'il recueille, et il en rapporte l'honneur à cette sa- » gesse dont le sanctuaire est dans son ame. Nul n'o- » sera mal faire en présence de cet homme. Si même, » une pensée mauvaise surgit au fond du cœur, et que » son image vienne à la traverse, cela peut suffire pour » rétablir l'ordre. Caractère où l'autorité prédomine et » pourtant accessible à un sentiment tendre, qui laisse » une impression ineffaçable, qui fait un vide qu'on ne » remplit pas. »

Un tel homme, inflexible en ses opinions faites, parce que son caractère le suivait en tout, avait dû soulever les passions contraires dans le cours de sa vie publique. Armé du pouvoir dans des temps de parti, il avait dû peut-être laisser dans les cœurs ces longs ressentiments qu'excite l'homme en place qui ne connaît dans ses actes

ni tempérament, ni faiblesse. Eh bien! qu'arriva-t-il quand une mort imprévue l'eut frappé? Un concours de tous les citoyens de tout rang, de tout âge, de toute opinion empressé à ses obsèques. Ce fut un deuil général. Tous les partis se sont inclinés devant cette tombe, parce que cette tombe renfermait la dépouille mortelle d'un pur et noble caractère, et que ceux-là mêmes, qui voyaient dans la ligne politique de M. Riambourg une erreur, y respectaient l'erreur de la vertu. Rendons justice, Messieurs, à la nature humaine si souvent accusée. Il y a en elle quelque chose de grand! C'est que l'exemplaire de la vertu, quand il est sensible et frappant, domine les idées, les passions et les intérêts; et que ce divin exemplaire est encore ce qu'il y a de plus respectable et de plus haut placé dans l'opinion des hommes.

Quand au bout d'une carrière agitée, quittant la retraite où l'avaient amené le cours des années et les caprices du sort, un grand évêque, un puissant orateur louait la mémoire de Basile de Césarée: Grégoire de Nazianze, faisant l'éloge de son maître, son guide et son ami, comme un athlète fatigué, marquait en remplissant ce solennel office le terme de sa course. Je n'ai rien de commun avec cet homme par le génie, non plus que par la sublimité des travaux. Je puis seulement, à son exemple, fixer le point d'arrêt dans mon humble carrière. Veuillez donc agréer ici mes derniers efforts avec cette bienveillance indulgente qui ne m'a jamais manqué, qui m'a soutenu dans mes travaux divers, qui a fait tout l'honneur de ma vie!

STANCES

SUR LA VIEILLESSE.

Au mois de l'espérance, où renaît la nature,
Eclatant de blancheur, l'arbrisseau du verger
Etale avec orgueil sa riante parure
Que menace plus d'un danger.

—

Il a pour ennemis et le ver qui dévore,
Et la grêle qui brise, et les frimas des nuits;
De ces brillantes fleurs qui se pressent d'éclore
Combien peu donneront des fruits!

—

Plus tard le vent glacé des derniers jours d'automne,
Dépouillant ses rameaux épuisés et flétris,
Détruit ses ornements; le sol qui l'environne
Est parsemé de leurs débris.

—

Eh bien! s'il a perdu sa fraîcheur printanière,
S'il n'est plus couronné d'un beau feuillage vert,
Ses dangers sont passés; pour la nature entière
Le temps du repos, c'est l'hiver.

—

Emblême du matin et du soir de la vie:
Quand d'un espoir trompeur l'homme désabusé
De son esprit actif sent faiblir l'énergie
Et chanceler son corps usé;

—

Il aperçoit de loin la pesante vieillesse,
A sa suite traînant l'abandon et l'ennui,
Qui s'avance courbée et tout à coup se dresse,
Fantôme hideux, devant lui.

A ce sinistre aspect l'homme troublé s'arrête ;
Cette apparition qui blesse son orgueil
Dans l'avenir lui montre, au lieu de jours de fête,
Des jours de souffrance et de deuil.

—

Bientôt moins prévenu, plus résigné peut-être,
Abordant le fantôme, il l'observe de près
Et par enchantement voit soudain disparaître
La difformité de ses traits.

—

Et l'homme dit alors : redoutable ennemie,
J'accepte tes rigueurs et tes dons précieux ;
C'en est fait, avec toi je me réconcilie,
Dès ce jour je te connais mieux.

—

Oui, tes bienfaits sont grands ; j'étais en proie au doute ;
Ergoteur pointilleux armé de *si*, de *mais*,
Voyageur qui demande à tout passant sa route
Et ne la trouvera jamais ;

—

C'est toi qui le bannis, et calmant les tempêtes
De l'esprit incertain, ô vieillesse, c'est toi
Qui viens nous apporter, pour reposer nos têtes,
L'oreiller si doux de la foi.

—

Des vices triomphants tu renverses l'empire,
Et l'homme qui parcourt son arrière-saison,
Au lieu de vingt tyrans furieux, en délire,
N'a qu'un seul maître, la raison.

—

Contre les passions son âge le protège
Et l'affranchit d'un joug à la vertu fatal ;
O fortuné vieillard, quel noble privilège !
Tu deviens inhabile au mal.

Mais délivré qu'il est de honteuses entraves,
Il compatit aux maux que lui-même a soufferts,
Et déplore le sort des malheureux esclaves
Qui sont encor chargés de fers.

—

Semblable au vieux marin échappé du naufrage,
Qui s'assied sur le sable et plaint les matelots
Qu'il voit, près des écueils, lutter contre l'orage
Et disputer leur vie aux flots.

—

Pour qui borne ses vœux le bonheur est facile;
Il faut aux uns de l'or, des honneurs, des emplois,
Un grand domaine aux champs, un palais à la ville,
La faveur du peuple ou des rois.

—

A d'autres des festins l'allégresse bruyante
Et des fêtes du soir le pompeux appareil;
Modeste en ses désirs le vieillard se contente
Du doux rayon d'un beau soleil.

—

Quand l'astre bienfaisant qui dore la montagne
Et mûrit la moisson, brille dans un ciel pur,
Seul avec sa pensée, il va dans la campagne
S'enivrer d'air libre et d'azur;

—

Et tandis que ses pas errent à l'aventure,
Son esprit recueilli, comme il l'est au saint lieu,
Absorbé dans l'extase, admirant la nature,
Médite les grandeurs de Dieu.

—

Sur la cime des monts l'arbre, géant superbe,
Dans les prés émaillés la plus modeste fleur,
Et l'aigle dans la nue, et l'insecte sous l'herbe,
Tout le ramène au Créateur.

Oh que j'aime à le voir, au sein de sa famille,
Prodiguer ses conseils, ses caresses, ses dons,
Et prendre part aux jeux de sa petite-fille,
Et présider à ses leçons !

—

Le père veut punir, l'aïeul demande grâce,
Son petit-fils coupable à ses yeux ne l'est pas,
Et repentant des torts que le pardon efface,
En pleurs vient tomber dans ses bras.

—

Si d'un temps qui n'est plus l'image retracée
Réveille dans son cœur quelque heureux souvenir,
Le bon homme sourit à la douce pensée
Et croit un instant rajeunir.

—

Mais de ses ans passés si, calculant le nombre,
Il songe à ce tribut que tous doivent payer,
Il ne s'afflige pas, l'avenir n'est point sombre;
Pourquoi devrait-il s'effrayer?

—

Elle va sonner l'heure où son âme ravie
Sans voile doit connaître enfin la vérité,
Qui, cachée aux mortels dans la nuit de la vie,
Brille au jour de l'éternité.

—

Ah! s'il paraît amer, quelquefois, le breuvage
Que nous a destiné la volonté du ciel,
Dans le fond de la coupe on peut, (si l'on est sage),
Trouver encor un peu de miel.

BRESSIER.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR L'ÉTUDE DE LA BOTANIQUE,

LIÉE A L'ÉTUDE DE L'ENTOMOLOGIE (*);

PAR M. VALLOT, D.-M.

Le goût des fleurs étrangères, développé depuis quelques années d'une manière si frappante en France, n'a pas manqué de frapper l'attention des personnes réunies dans cette enceinte; elles ont aussi remarqué que notre ville n'est point restée étrangère à cette nouvelle mode, amenée par le désir de multiplier les jouissances, et par l'empressement de se procurer celles qui ne laissent aucuns regrets après elles.

Aujourd'hui en effet, les fleurs les plus élégantes remplacent partout l'humble pot de basilic, tellement multiplié jadis sur les échoppes, qu'il s'était attiré une dénomination vulgaire, peu en rapport avec le parfum qu'exhale la plante lorsqu'on la froisse.

Sur la fin du siècle dernier, il n'existait à Dijon que très-peu d'amateurs de fleurs rares; aussi les jardiniers se bornaient-ils alors à la culture maraîchère, et à celle des pépinières; depuis le moment où le goût des fleurs s'est manifesté d'une manière générale, la plupart se sont fait fleuristes, et le désir de connaître le nom des

(*) La longueur de la Séance publique n'a pas permis d'y lire ce Mémoire ainsi que celui de M. Dompmartin.

plantes nouvelles a fait implorer le secours de la botanique.

Cette partie des connaissances humaines, appelée à juste titre, par Linné, l'*aimable science*, ne pouvait être caractérisée par une expression plus simple et en même temps plus énergique : elle s'occupe des végétaux d'après tous leurs rapports.

Les plantes constituent le règne végétal ; elles sont les intermédiaires entre le règne minéral et le règne animal ; elles sont chargées de préparer et d'élaborer les principes nutritifs, nécessaires à l'existence des animaux ; et par une réciprocité admirable, ceux-ci rendent aux végétaux les matériaux indispensables à leur développement ; ainsi se trouve mise en évidence cette belle pensée exprimée par Buffon : TOUT VIT ET VÉGÈTE SUR CE QUI A VÉCU ET VÉGÉTÉ.

Si certains végétaux ont la propriété d'entretenir la vie, d'autres sont doués de la faculté de concourir au rétablissement de la santé, et un grand nombre rendent à l'économie domestique et civile des services importants ; tous, en un mot, offrent des sujets variés d'études qui, en agrandissant les idées, les élèvent inévitablement, de la manière la plus noble et la plus gracieuse, vers le Créateur.

Nous n'entrerons point dans le détail de tous les points de vue sous lesquels on peut envisager les plantes ; nous nous bornerons seulement à en signaler quelques-uns.

On peut, par exemple, étudier les végétaux sous le point de vue de la variété de formes présentée par toutes leurs parties, et sous celui de leurs rapports entre elles ; cette manière de les envisager constitue la partie pratique de la botanique, dont l'étude avait été facilitée à

Dijon par la fondation d'un jardin (1) dû au patriotisme éclairé d'un membre très-honorable de notre Compagnie. Dans cet établissement, mis par le fondateur sous la direction immédiate de l'Académie, eut lieu, pendant de longues années, un de ces cours qui ont contribué d'une manière si éclatante à la réputation scientifique de notre ville (2). La décision du Conseil royal qui complète la Faculté des sciences à Dijon, avait fait espérer que ce cours, suspendu depuis six ans, serait enfin repris; cette espérance a été déçue par des causes qu'il est facile de découvrir.

Nous nous bornerons aujourd'hui à envisager la botanique comme une source inépuisable de jouissances intellectuelles, en signalant l'attrait de son étude à laquelle les dames même ne craignent pas de se livrer.

La forme si variée des fleurs, les mystères qui se passent dans leur sein, sont autant de sujets propres à fixer l'attention; quoique jadis tous ces objets n'aient pas été examinés avec la même exactitude que celle qu'on y apporte de nos jours, ils n'en avaient pas moins été observés.

---

(1) Voyez sur ce jardin nos *Mémoires* 1836, *Séance publique*, *p.* 138-147.

(2) L'Académie de Dijon, jouissant d'une réputation européenne, a jeté sur celle de la ville un très-grand éclat; c'est dans son laboratoire de chimie qu'a pris naissance la nomenclature de cette science. Les cours d'anatomie, de matière médicale, de minéralogie, de botanique faits par des Académiciens, entretenaient dans le pays l'amour des sciences, et l'*Histoire de la Botanique en Bourgogne*, publiée (*act. div.* 1827, *p.* 112-160, 1836, *p.* 138-147) par l'un de nous, prouve que l'étude des plantes a constamment été cultivée avec succès dans notre pays.

Les anciens auteurs, en employant des dénominations vagues pour désigner les plantes, ont, il est vrai, rendu impossible, dans bien des cas, la détermination de plusieurs d'entre elles; cependant secondés par les recherches de plusieurs voyageurs, les modernes sont parvenus à reconnaître les plus intéressantes.

L'incertitude dont nous venons de parler a sa source dans la manière dont les anciens étudiaient les plantes: ils en négligeaient un grand nombre, ils se bornaient uniquement à la connaissance de celles dont l'expérience leur avait démontré l'utilité directe, et de celles que l'analogie leur faisait supposer devoir posséder des propriétés spéciales; car à cette époque on croyait que la Providence, toujours attentive, toujours prévenante, avait imprimé à chaque végétal un signe dont la présence indiquait d'une manière certaine les vertus dont il était doué, et l'espèce de maladie contre laquelle il devait être employé avec succès. On peut se faire une idée de cette manière d'envisager les plantes en consultant Aldrovandi, *Monstrorum historia, p.* 306; Oswald Crollius, *Tractatus de signaturis,* etc.

Ainsi le *Gremil* (1), portant une graine dure comme

---

(1) Le nom français *Gremil,* vient des deux mots anglais *gray millet,* millet gris, à cause de la couleur des graines, dont la dureté est indiquée par le nom latin *lithospermum,* formé de deux mots grecs, signifiant graines pierreuses; delà le nom vulgaire *Herbe de Saint-Pierre.* Le brillant des semences est cause de la dénomination d'*Herbe aux Perles;* et celle de *milium solis,* sous laquelle cette plante est encore désignée, ne vient pas, comme le disent plusieurs commentateurs, de ce que sa semence reluit en claire blancheur, comme la clarté du soleil, mais du mont *Soler* sur lequel cette plante a d'abord été observée.

la pierre, devait, d'après ce système, être un dissolvant du calcul vésical; les taches, éparses sur la surface supérieure de la pulmonaire officinale, les lacunes, existantes sur le lichen pulmonaire, devenaient, suivant les anciens, des indicateurs fidèles de l'utilité de ces plantes dans les affections du poumon; les trois lobes des feuilles rembrunies de la trinitaire, les déchiquetures qui terminent les expansions foliacées de l'herbe d'aillaud, avaient fait croire à l'efficacité de ces plantes dans le traitement des maladies du foie.

Les plantes, envisagées d'après ces principes d'analogie, constituaient une série de *médicaments*, désignés sous le nom de *signés*. La majeure partie de ces médicaments est aujourd'hui abandonnée, soit parce que l'expérience n'a pas confirmé les vertus supposées à chacun d'eux, soit parce que le raisonnement a démontré le peu de fondement de la base analogique adoptée par les anciens.

Négligeant l'étude des plantes sous le point de vue de leurs propriétés soit réelles, soit supposées, nous allons jeter un coup-d'œil sur celui, plus facile à constater, des différences offertes par leur partie la plus brillante, la fleur qui attire les regards de l'adulte comme ceux des individus du jeune âge.

Les fleurs, qui charment les yeux, qui flattent l'odorat, n'ont, comme on sait, qu'une existence momentanée; elles précèdent toujours la formation du fruit, et leur profusion est une nouvelle preuve de cette admirable providence qui veille à la conservation des espèces créées.

Les fleurs, si variées dans leurs formes, indiquent l'âge adulte des végétaux; tout en fournissant les moyens pour les reconnaître, plusieurs contribuent à procurer

des distractions amusantes : ainsi, par exemple, il est peu d'enfants qui n'aient consulté les demi-fleurons blancs de la grande marguerite des prés; plusieurs se sont amusés à façonner des couronnes avec l'éperon du pied d'alouette, d'autres à faire sortir le char de Vénus des fleurs de l'aconit, ou de celles du napel.

Parmi les plantes dont la fleur est singulière, je ne dois point omettre de signaler celles des Orchidées et du Pied de Veau si abondantes dans notre Parc; cette dernière appartient à la famille des Aroïdes, dans laquelle est placée la Colocase, plante mystérieuse et symbolique, se rattachant à des idées égyptiennes dont le souvenir est conservé même dans notre pays. Voy. *Act. Divion.*, 1820, *p.* 165 (2).

La singularité normale des fleurs n'est pas la seule offerte par les végétaux; il est beaucoup d'autres singularités accidentelles qui constituent des difformités appelées tantôt maladies, tantôt monstruosités; ces difformités, résultat de la déviation ou de l'exubérance de la sève, reconnaissent constamment pour cause la présence d'un être parasite.

L'observation a fait connaître que les végétaux peuvent être affectés, par d'autres végétaux parasites intestinaux, d'une manière analogue à ce qui se passe chez les animaux sujets, comme on le sait, à nourrir dans leur intérieur d'autres animaux parasites.

Les productions végétales parasites intestinales exercent quelquefois sur les céréales des ravages considérables; heureusement on a trouvé le moyen de prévenir ces désastres; tous les agriculteurs mettent aujourd'hui à profit les découvertes de la science, et en retirent des avantages très-marqués : ainsi la carie, si nuisible

au froment, ne paraît plus actuellement que dans les champs cultivés par des agriculteurs peu soigneux.

Outre les parasites appartenant au règne végétal, les plantes sont encore sujettes aux parasites qui appartiennent au règne animal; la présence de ces derniers occasionne sur elles des modifications et des changements de formes très-extraordinaires.

Qui n'a pas remarqué ces masses globuleuses, vulgairement connues sous le nom peu exact de *pommes de chêne*; la science leur donne le nom de *galles* (1);

(1) Le nom de *Galle* est donné à toutes les excroissances entièrement fermées de toutes parts; lorsque ces excroissances sont formées par le développement d'une partie de la plante, dont la cavité est souvent ouverte ou même n'est qu'incomplète, on les désigne sous le nom de *Fausses-Galles* (*voy. Act. div.*, 1827, *p.* 92-95, 1829, *p.* 105-116, 1836, *p.* 189-191, *p.* 221-224, 1840, *p.* xxxii.

Le Chardon-Roland et le Sarrète des champs offrent quelquefois de véritables galles. Celles du Chardon-Roland, que l'on remarque au mois d'août, sont produites par la cécidomyie du panicaut; celles de la Sarrète des champs, plante qui fait le désespoir des cultivateurs, ont joui jadis d'une immense réputation par suite de leur vertu merveilleuse supposée pour guérir les hémorrhoïdes; pour se débarrasser de cette infirmité, il suffisait, dit-on, de porter sur soi ces sortes de tubercules, dont l'insecte producteur est la *musca cardui*, téphrite du chardon, *urophora cardui*. Ces tubercules, cuits dans l'eau, ont été employés quelquefois comme aliment.

Les feuilles de tremble présentent quelquefois, sur les nervures de leur surface supérieure, des tubérosités rougeâtres, pisiformes, renfermant une larve, qui, pour subir ses transformations, s'échappe de la galle par une ouverture pratiquée à la surface inférieure de la feuille : cette habitude n'a pas permis

dénomination adoptée pour désigner toutes les tubérosités ou toutes les saillies qui se remarquent à la surface des divers organes des végétaux ; elles sont constamment le résultat de la piqûre d'un insecte, dont le genre varié cause la différence de caractère et d'aspect de ces sortes de productions.

La partie de la botanique, qui s'occupe de ces diverses altérations, est appelée *Pathologie végétale* ; elle présente des particularités très-curieuses : elle établit le rapport qui existe entre certaines espèces de plantes et certaines espèces d'insectes ; aussi la connaissance de ces rapports forme une des branches les plus attachantes de la botanique, en nous indiquant non seulement le nom de la plante, mais encore celui de l'insecte qui vit à ses dépens.

Les femelles de plusieurs insectes choisissent une partie de la plante pour y déposer leurs œufs ; pourvues d'un organe assez compliqué, désigné sous le nom d'*Oviscapte* ou *Pondoir*, elles piquent ou incisent le végé-

---

jusqu'à ce jour de reconnaître l'insecte producteur de ces galles. Les fausses-galles de bouillon blanc sont produites par la cécidomyie du bouillon blanc (*Act. Div.* 1827, *p.* 92. *Mém. de l'Institut*, 1827, *tom.* x, *p.* CLXI. *Progrès des sciences naturelles*, 1838, *tom.* v, *p.* 281. M. Léon Dufour, *Annal. Société entom. de France*, 1837, *tom.* VI, *p.* 91 ; *Act. Paris., extr.* 1841, *tom.* VII, *p.* 523, parle de l'*Eulophus verbasci* que nous avons vu, en 1826, sortir des fausses-galles non du calice, mais de la corolle du *verbascum pulverulentum*, et que nous avions nommé *Eulophus verbasci*, Nob. Serait-ce le *Cynips agrotis* ou le *Cynips gemmarum* mentionnés dans les *Annales des Sciences naturelles*, *tom.* 26, *p.* 295, *sp.* 28, *p.* 296, *sp.* 29 ?

tal; en déposant leurs œufs, elles versent une liqueur âcre dont la présence cause une irritation subite, par suite de laquelle le tissu de la partie blessée est modifié d'une manière toute particulière.

Il est facile de se faire une idée de ces modifications en jetant un coup d'œil sur ces productions mousseuses, si apparentes sur les rosiers sauvages. Ces masses globuleuses, hérissées d'une multitude de filets rameux, et auxquelles étaient attribuées des propriétés merveilleuses, ont conservé en français le nom de *Bédéguar*, que les Arabes leur ont donné, d'après celui d'*Edegarad*, par lequel ils désignaient la rose; si on les examine avec plus d'attention, on s'assure que les filaments rameux recouvrent une masse ligneuse à surface raboteuse; en ouvrant cette masse, on reconnaît qu'elle est formée par la réunion de plusieurs loges ligneuses dans chacune desquelles est renfermée une larve qui, après y avoir acquis son entier développement, y subit ses transformations; l'insecte parfait, au moyen de ses fortes mâchoires, ronge les parois de sa prison, y pratique une ouverture circulaire qui lui sert de porte pour s'échapper; on voit alors un insecte térébrant, à quatre ailes membraneuses; il appartient à l'ordre des Hyménoptères et au genre cinips.

Les Bédéguars, dont nous venons de parler, ne présentent aujourd'hui aucune utilité; il n'en est pas de même des productions analogues observées en France, sur le lierre terrestre, et en Orient sur la sauge pomifère.

Les feuilles du lierre terrestre présentent souvent des tubercules sphériques, parfaitement décrits et figurés par Réaumur; ces tubercules charnus, résultat de la piqûre d'une espèce de cinips, sont d'un goût agréable;

ils jouissent à un haut degré de l'odeur de la plante sur laquelle ils se trouvent, et on les a mangés quelquefois; cette sorte de nourriture n'a pas droit de nous surprendre, puisqu'en Orient (1), sur les feuilles de la *sauge pomifère*, des productions analogues d'un goût fort agréable sont portées au marché à Constantinople et ailleurs.

Les habitants de l'île de Crête en font tous les ans la récolte au mois de mai comme objet de nourriture. A Scio, on confit au miel les tubercules des feuilles de sauge, ils fournissent alors une confiture très-agréable et très-stomachique.

La noix de Galle, si connue par son emploi en teinture et pour la fabrication de l'encre, est également le résultat de la piqûre d'une espèce de cinips qui attaque les rameaux du *chéne à la galle*, dans l'Asie-Mineure. Cette production ne diffère de nos *pommes de chéne* que par sa consistance ligneuse.

Un renflement velu assez volumineux sur une espèce d'épervière, produit également par un cinips, a donné lieu à une équivoque singulière, fondée sur les mots grecs qui signifient mouche et souris.

Les larves de ces différents cinips, désignés chacun spécifiquement par le nom de la plante sur laquelle ils se trouvent, paraîtraient devoir être à l'abri des attaques des insectes destructeurs; il n'en est rien, elles deviennent souvent la proie de *chalcidites* et d'*ichneumonides*, dont les femelles, douées d'un instinct merveilleux,

---

(1) Voyez Belon, *Singularités*, *liv*. 1, *chap*. 17; Tournefort, *Voyage en Orient*, *tom*. 1, *p*. 77, *fig*., *et Act. Paris*., 1705, *p*. 338.

savent découvrir le lieu où elles doivent déposer leurs œufs pour les placer dans cette enceinte hermétiquement fermée.

Les cinips ne sont pas les seuls insectes producteurs des difformités dont nous venons de parler ; il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup-d'œil sur les *pesses, picéas* ou *épicias* (*abies excelsa*, Linn.), plantés dans l'échiquier de notre Parc. On remarquera sur les branches de ces arbres des tubercules ovoïdes, hérissés de pointes verdâtres, et imitant le jeune fruit du pin sylvestre ; Tournefort leur donnait le nom de *ruches* (1), et Degeer les comparait au fruit de l'ananas en miniature ; ils sont formés par un grand nombre de feuilles altérées dans leur figure ; ils offrent plusieurs

---

(1) Tournefort, *Observations sur les Maladies des Plantes*, avait reconnu que les fausses-galles de la *picéa* étaient l'ouvrage des moucherons (*Act. Paris.*, 1705, *p.* 339). Mais il n'en indique pas le genre.

L'auteur des *Notions élémentaires de Botanique*, *Dijon*, 1781, *p.* 226, n'avait pas une idée exacte de ces productions : « Lorsque le sapin, dit-il, est prêt à développer ses cônes à fleurs femelles, si les insectes détruisent ces petites fleurs, les écailles rouges deviennent vertes, pointues, et sont changées en feuilles, dont la base est bien plus large que celle des autres feuilles de l'arbre, et imite les cônes du hêtre. »

Ces galles, résultat de la piqûre des jeunes bourgeons par la femelle de la psyle, n'ont aucune ressemblance avec les fruits du hêtre, désignés sous le nom de *cônes*, probablement par une erreur de plume de l'auteur.

Degeer (*ins.*, *tom.* III, *p.* 99-129) a donné avec les plus grands détails l'histoire de ces fausses-galles.

loges fermées par la base renflée et épaissie des feuilles dont le sommet court fait paraître la masse hérissée. La base épaissie des feuilles joue le rôle d'un opercule que l'on peut soulever, et qui laisse alors apercevoir la multitude d'insectes qui vivent dans chaque loge. Sur la fin de juillet, les cellules s'ouvrent par la dessiccation de l'opercule, et les insectes parfaits, appelés *psyle du sapin*, s'échappent pour s'occuper de leur reproduction.

Les tubercules des pesses sont de forme et de grosseur différentes; les Lapons, dit Linné, les mangent chemin faisant, comme des baies ou comme des fruits, malgré leur saveur résineuse.

Les naturalistes ont donné le nom de *fausses galles* aux excroissances contre nature d'une partie de plante, formant une cavité ouverte ou incomplète; ces excroissances sont produites par des insectes très-variés et appartenant à presque toutes les classes; aussi leur étude est un vaste champ d'observations dans lequel on peut faire des découvertes neuves et intéressantes.

Des altérations, autres que les tubercules dont nous venons de parler, se manifestent sur les feuilles; telles sont les taches jaunes des feuilles du rosier des quatre saisons, produites par l'*uredo* de cet arbuste; telles sont ces lignes produites par les larves sous-cutanées appelées par Réaumur *vers mineurs*. Ces larves vivent entre les deux membranes des feuilles, se nourrissent de leur parenchyme, et laissent à leur surface supérieure des traces serpentiformes, attribuées, dans la Basse-Styrie, sur la fin du XVIIe siècle, aux sortilèges d'un prétendu magicien qui, pour ce motif, fut livré aux flammes. (*E. N. C. Dec. II*, *ann. X*, 1691, *p.* 243).

Les traces serpentiformes brunes des feuilles de ro-

sier (1) sont le résultat de la présence de la larve sous-cutanée de la teigne grise de cet arbuste (*Degeer, ins.*).

Le court exposé que nous venons de tracer suffit pour indiquer les agréments variés que peut procurer l'étude des végétaux.

---

(1) Ces traces serpentiformes ont été décrites par M. Boucher d'Abbeville (*Act. Linn., Paris.*, *tom.* 1, *p.* 31), comme une plante cryptogame sous le nom de *sphérie serpent*, dénomination inexacte, puisqu'elle tend à confondre le travail de la teigne grise du rosier avec la *spheria serpens* D. C. cryptogame qui se trouve sur le saule.

L'histoire complète de la teigne grise du rosier a été donnée par Degeer; sa larve se trouve décrite (*Nouv. Dic. Hist. nat.*, *tom.* XXXVI, *p.* 355), sous le nom d'*hyponomente de Raj*; mais dans cet article il faut exclure les synonymes de Fabre de Linné, et la description de l'insecte parfait, qui ne conviennent nullement à la teigne grise du rosier.

Les feuilles de poirier et de pommier offrent des espaces circulaires noirs produits par la larve d'un lépidoptère, *tinea spiralella*, Nob. qui, dans certains pays, est assez multipliée pour faire le désespoir des pomologistes.

QUELQUES MOTS
SUR L'ÉDUCATION PHYSIQUE DES ENFANTS

DEPUIS LA NAISSANCE JUSQU'A L'AGE DE LA PUBERTÉ;

PAR M. DOMPMARTIN, D.-M.

Entraîné par le vif intérêt que nous inspire l'enfance, heureux âge qui fait tout le charme et le bonheur de notre vie, je ne puis résister au plaisir de retracer en quelques lignes les soins cent fois multipliés que sa faiblesse exige depuis le moment de la naissance jusqu'à l'âge de 14 à 16 ans.

Je serais heureux si je pouvais transmettre aux parents tout ce que j'éprouve, tout ce que mon cœur ressent. Comme moi, ils sentiraient combien est précieuse l'éducation physique et morale; comme moi, ils seraient convaincus que dans l'intérêt de tous, comme dans le leur, on ne doit jamais négliger ces premiers devoirs, véritables bases ou du bonheur ou du malheur de nos enfants. Un professeur (Froissant), a dit : « Ce n'est pas en donnant le jour à nos semblables que nous méritons le nom de père, ce ne sont pas les douleurs de l'enfantement qui constituent pleinement le doux nom de mère; ces titres sacrés nous imposent des devoirs qui seuls établissent nos droits à l'amitié et à la reconnaissance de notre jeune famille. »

A peine l'enfant a-t-il proféré le premier cri qui fait tressaillir la mère et lui fait oublier à l'instant même ses douleurs, que déjà le jeune être demande des soins sans nombre.

Le médecin a les siens, et après lui viennent les per-

sonnes qui doivent le protéger et le défendre contre toutes les causes qui pourraient menacer sa vie. Mais que d'intelligence ne faut-il point alors, que de préjugés n'a-t-on pas à vaincre. Cet enfant doit être enveloppé dans des linges doux et moëlleux pour faciliter les premières fonctions de la peau; on doit les disposer de telle manière qu'ils ne puissent en rien gêner sa respiration et ses mouvements. Je ne parlerai pas des tortures auxquelles on les livrait et on les livre trop souvent encore en venant au monde. Depuis J.-J. Rousseau, beaucoup d'auteurs en ont démontré les inconvénients; il serait impossible de dire plus et mieux; les rappeler, c'est assez; je ne me permettrai qu'une seule citation de J.-J. Rousseau. « Les pays, dit ce dernier, où l'on emmaillotte les enfants, sont ceux qui fourmillent de bossus, de boiteux, de cagneux, de noués, de rachitiques, de gens contrefaits de toute espèce. De peur que les corps ne se déforment par des mouvements libres, on se hâte de les déformer en les mettant en presse. On les rendrait volontiers perclus pour les empêcher de s'estropier. »

Je répéterai sans cesse avec nos grands maîtres : point de contrainte pour l'enfant qui vient de naître, de l'air, de la chaleur, la liberté des mouvements, des vêtements larges et souvent renouvelés : voilà ce qu'il demande.

Sa nourriture n'est pas moins importante : le lait de la mère, et jamais d'autres lorsqu'aucune raison ne s'y oppose. Mais hélas! combien de mères qui violent le précepte ou par coquetterie ou par des raisons plus blâmables encore! Qui pourra cependant remplacer ce sein maternel et cette douce sollicitude, cet abandon délicieux dont l'ame d'une mère a seule le secret;

qui pourra, dis-je, les remplacer? Une nourrice mercenaire? jamais, non jamais. Heureux mille fois l'enfant nourri par sa mère, mille fois heureuse la mère qui, douée d'une bonne santé, peut prodiguer sa vie et ses instants à l'être auquel elle a donné le jour. Que de charme, que de jouissances elle se prépare pour toute sa vie! que de regrets au contraire sont réservés à celle qui a rejeté ses premiers sourires! quel chagrin pour son cœur de le voir plus tard prodiguer à une étrangère les caresses et l'attachement qui devraient être son unique partage! Mais dans le cas d'impossibilité absolue d'allaiter sans préjudice et pour elle et pour son enfant, son devoir est de céder et de prendre une nourrice connue, peu éloignée et choisie autant que possible par un médecin.

C'est sous un aussi bon guide que l'enfant croît et se développe; sa continuelle sollicitude veille à tout; il est tenu proprement, son petit lit est placé sous un jour convenable; jamais aucun bercement ne vient provoquer son sommeil. Réveillé, elle le laisse se débattre à son aise, tantôt sur son lit, tantôt sur une couverture au milieu de l'appartement. Elle s'identifie avec lui au point de partager ses premiers mouvements, ses premiers jeux. Ainsi élevé, ses forces prennent un accroissement rapide; il se traîne d'abord, se lève ensuite, marche en prenant pour point d'appui tout ce qui se présente à lui, et bientôt confiant dans ses forces, il s'abandonne seul sans le secours de ces liens ou de ces chars au moyen desquels beaucoup de mères pensent protéger, soutenir et faciliter la marche de leurs enfants sans en prévoir les accidents. En effet, que de poitrines difformes, que de jambes tordues, que de pieds bots doivent leur naissance à ces trop nuisibles supports!

Arrivée au moment de le sevrer et pendant la dentition, combien ne redouble-t-elle pas d'efforts, avec quelle prévoyance elle cherche les substances les plus faciles à digérer, comme elle sait tarir ses pleurs et faire passer pour ainsi dire inaperçues les douleurs qu'il éprouve! Lorsque ses dents sont sur le point de percer, sa tendresse lui suggère mille moyens qu'on ne pourrait détailler, et quel est celui qui oserait lui indiquer des précautions plus ingénieuses, des attentions plus minutieuses que celles dont elle entoure le berceau de son enfant?

C'est sous un directeur aussi précieux que l'enfant apprend à parler; d'abord il se fait comprendre par ses gestes, ensuite il bégaye les doux noms de son père et de sa mère, et bientôt par son petit langage connu de sa mère seule, il exprime ses premiers besoins, ses premiers désirs. C'est à cet âge de la vie qu'une mère doit surtout observer et veiller pour ne point leur laisser contracter ces défauts qui, plus tard, pourraient faire le mal et le tourment de l'un et de l'autre. C'est à cette époque qu'elle doit commencer son éducation morale, déjà l'enfant a jugé sa mère et il sait tout ce qu'il peut attendre de sa faiblesse soit par ses cris soit par ses larmes. Elle doit l'habituer à une nourriture saine et variée, et éloigner tous ces mets délicats qui ne tendraient plus tard qu'à lui dépraver le goût et lui occasionner de graves maladies. Que l'exemple des campagnes serve de leçon; fraîche et brillante, cette jeunesse ne vit que d'une nourriture solide et peu recherchée, c'est ce qui a fait dire à Loke : « Les gens de qualité devraient traiter leurs enfants comme les bons paysans traitent les leurs, assuré que je suis, dit Loke, qu'on gâte la constitution des enfants par trop d'indulgence et de tendresse. »

Voilà, je crois, une partie des véritables bases de l'éducation des enfants, ils grandissent ainsi sans fatigue, sans ennuis. Soutenus par tant de précautions et de soins, ils arrivent sans difficulté à la seconde période de la vie. Leurs jeux suffisent pour les maintenir dans un état parfait de santé, aucune étude sérieuse ne vient encore les troubler, leurs cœurs n'ont rien qui les tourmente, rien qui les contrarie.

C'est à cette seconde époque que les changements commencent à se manifester dans les deux sexes; c'est aussi dans ce moment que les pères et mères doivent redoubler de zèle et d'ardeur; c'est malheureusement l'instant où ils semblent le moins s'occuper de leurs devoirs, soit par ignorance, soit par vanité : les uns veulent en faire à toute force des hommes savants, ils veulent qu'ils connaissent de trop bonne heure les sciences et les arts, études qui ne peuvent s'apprendre qu'avec un travail lent et difficile. Pour arriver à ce but, on enferme pour ainsi dire cette jeunesse, naguère si belle et si joyeuse, dans des écoles; on les entasse, pardonnez-moi l'expression, les uns sur les autres pendant huit ou dix heures par jour, observant un silence forcé, les membres sans mouvement et le cerveau continuellement tendu. C'est dans ces maisons si mal dirigées que la plupart des enfants perdent la santé par un travail précoce ou trop soutenu, et où d'autres fatigués de leurs positions gênantes, profitant de tous les moyens, prennent des positions qui, longtemps et souvent conservées, produisent des effets nuisibles sur leurs corps débiles, et occasionnent les maladies fréquentes qui font le désespoir des familles. A ces causes nous pourrions en ajouter beaucoup d'autres qui, peu importantes en apparence, réunies n'en produisent pas moins de terribles résultats.

Mais honneur à ces maîtres qui, en véritables pères de famille, surveillent continuellement, et cherchent à concilier l'étude, l'exercice et le repos. Grâces leur soient rendues : ils savent également disposer les salles d'études et les dortoirs, d'après les lois hygiéniques; à l'éducation, ils opposent une foule de jeux qui développent le corps et le rendent apte à supporter plus tard toutes les fatigues de la vie. Pourquoi, dans tant d'établissements, avons-nous encore à déplorer l'absence de professeurs capables de démontrer tous les jours la science si importante de conserver la santé et de faire des hommes? Pourquoi oublier que dans les lieux où ces cours sont suivis, les premiers prix sont généralement remportés par ceux qui cultivent avec plus de zèle leurs études? Que les professeurs daignent y jeter un regard, et ils reconnaîtront que tous les enfants y puisent une ardeur extrême; que souvent beaucoup d'entre eux ont entièrement changé, et que la vigueur et l'intelligence ont remplacé ce délabrement et ce dégoût qui les minaient et les conduisaient rapidement à la tombe. Mille remercîments au colonel Amorose qui, le premier en France, a su faire ressortir d'une manière si brillante sur la jeunesse studieuse les bienfaits de la gymnastique, et qui l'a prouvé par de nombreux exemples.

Pour les jeunes personnes tout change de face. Si parmi les garçons nous n'avons que quelques exceptions à présenter, combien n'avons-nous pas, au contraire, d'accidents à déplorer chez les filles! Combien de constitutions détériorées sous l'influence d'une éducation mal entendue! Dès l'âge de sept à huit ans, on exige d'elles un travail scolaire, sinon aussi complet, du moins aussi pénible pour elles que celui des garçons. On y joint l'étude de la musique, du dessin; plus jeunes encore, on les ap-

plique au travail de l'aiguille, et toujours et partout on les presse dans l'espérance de les faire briller. On veut en faire des enfants parfaits : dans les réunions, dans les promenades, on les oblige à se montrer ce qu'elles ne peuvent être ; on veut, par une tenue forcée et loin encore de leur âge, les faire paraître raisonnables, réservées. Pour les rendre plus accomplies, des mères, oui, des mères, attachent un très-grand prix à la forme de leur tournure ; et, pour y parvenir, ne balancent pas une seconde à leur appliquer sur le corps un corset, véritable tenaille, qui doit former leur taille, et les mouler suivant les caprices de la mode. Quelle erreur ! Arrêter par tant d'abus les progrès d'accroissement dans le moment le plus précieux de la vie, forcer ces jeunes plantes à sécher sur pied à l'instant où elles ne demandent qu'à croître, les forcer à un travail assidu et minutieux à l'âge où la colonne vertébrale si souple peut céder avec tant de facilité aux diverses positions que ce travail exige, comprimer la poitrine et l'abdomen lors de leurs plus grands développements ! Songe-t-on aux conséquences de cette vicieuse éducation ? Hélas ! non : l'expérience vient tous les jours en prouver les dangers, la mort moissonne, et les mères ne veulent pas reconnaître la véritable cause de ces pertes. Mon zèle m'emporte peut-être ; mais cette jeunesse, c'est une plante précieuse, je le répète, que nous devons conserver et embellir. Songeons que tous nos grands maîtres, Montaigne, Fénélon, Bernardin de Saint-Pierre, J.-J. Rousseau et bien d'autres nous ont donné les meilleurs conseils pour diriger leurs études et leurs plaisirs, pour les vêtir convenablement et suivant leur âge. Tâchons d'en profiter, et plus tard, dans notre vieillesse, en voyant nos enfants sains et robustes, nous n'aurons qu'à nous féliciter de notre conduite.

Je croirais n'avoir point rempli le but que je me suis proposé si, en rappelant les abus d'une fausse éducation et retraçant les devoirs des parents envers les enfants en bonne santé, je négligeais de parler des secours que l'on peut prodiguer à ceux qui se trouvent dans la triste nécessité d'avoir recours à l'orthopédie. Depuis 1816, année où le premier établissement a été créé en France, l'orthopédie a fait des progrès immenses. Des médecins consciencieux s'en sont occupés avec zèle et persévérance avant cette époque et même depuis. De nombreuses tortures, pardonnez-moi l'expression, avaient été inventées pour combattre les difformités de la taille et des membres; mais on est heureux aujourd'hui de pouvoir annoncer de grands succès, en aidant seulement la nature. Oublions ces temps où les enfants étaient forcés de rester couchés des années entières sur des lits de douleurs pour racheter une guérison souvent douteuse. Le traitement, réduit à sa plus grande simplicité, n'entraîne de nos jours aucun des inconvénients passés : pendant le jour, les élèves partagent leur temps entre la gymnastique et l'étude ; pendant la nuit, elles dorment huit ou dix heures au plus sans gêne et sans la plus légère fatigue.

Je dois également parler d'une véritable conquête pour la science, c'est-à-dire de la section sous-cutanée des tendons pour la guérison des pieds bots et des membres fléchis. Ces maladies qui faisaient naguère le désespoir des médecins et des mécaniciens, se traitent aujourd'hui avec facilité et promptitude : quelques mois, souvent quelques semaines, suffisent pour obtenir une guérison complète. C'est surtout aux travaux consciencieux des médecins français, Delpech, Vincent Duval, Bouvier, Guerin, Pravaz et de quelques autres, qu'est

dû l'invention et le perfectionnement de ce nouveau procédé, procédé qui réussit toujours lorsque l'opérateur sait appliquer convenablement la mécanique qui doit replacer le membre malade dans sa position normale. Eclairé par les écrits de ces hommes savants, j'ai travaillé moi-même; heureux si mes faibles lumières ont pu produire quelque chose d'utile à la science : les nombreuses modifications que j'ai fait subir à la mécanique que j'ai inventée en 1826 pour la guérison des pieds bots, et les résultats que j'ai obtenus depuis cette époque me font penser que mes efforts n'auront pas été entièrement perdus. Le médecin, de nos jours, ne doit donc avoir qu'un seul regret, c'est celui de voir l'indifférence et l'insouciance avec laquelle la société néglige de faire disparaître ces difformités qui ne devraient plus exister qu'à de rares intervalles, et lorsque la difformité est telle qu'il est impossible à toute puissance humaine de pouvoir y remédier.

PROCLAMATION DU CONCOURS.

Dans sa prochaine séance publique, l'Académie couronnera le meilleur Mémoire sur les questions qui suivent :

1° Quelles sont les causes qui se sont opposées au développement de l'industrie dans certaines parties du département de la Côte-d'Or ?

2° Quelles sont les branches d'industrie qui pourraient y être utiles ?

3° Quels seraient les moyens de les y faire prospérer ?

Le prix que l'Académie propose est une médaille d'or de la valeur de 300 francs. Toute la publicité possible sera donnée aux questions du concours et aux formalités qu'il exige.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06376 7159

